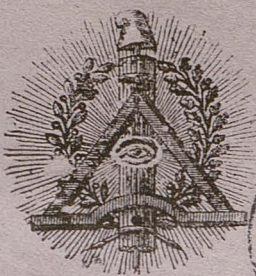


Cote 480

# THEATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou





THE  
REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ



L E S  
AMANS MALHEUREUX,  
O U  
LE COMTE DE COMMINGE.

D R A M E

EN TROIS ACTES.



---

A L A T R A P P E.

---

1 7 9 0.



---

P E R S O N N A G E S.

LE COMTE DE COMMINGE, Religieux de la *Trappe*  
*Trappe*, sous le nom du FRERE ARSÈNE.

LE FRERE EUTHIME.

*Arnaud*

LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

*Clairville*

LE P. ABBÉ DE LA TRAPPE.

*Beaumont*

RELIGIEUX.

*La Scène est dans l'Abbaye de la Trappe.*





L E S  
AMANS MALHEUREUX,  
O U  
LE COMTE DE COMMINGE.

---

*La toile se leve , & laisse voir un souterrain vaste & profond , consacré aux sépultures des religieux de la Trappe ; deux aîles du cloître , fort longues & à perte de vue , y viennent aboutir ; on y descend par deux escaliers de pierres grossièrement taillées & d'une vingtaine de degrés. Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond s'élève une grande croix , telle qu'on en voit dans nos cimetières , au bas de laquelle est adossé un sepulchre peu élevé , & formé de pierres brutes ; plusieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la croix ; c'est le tombeau du célèbre abbé de Rancé , fondateur de la Trappe. Plus avant , du côté gauche , est une fosse qui paroît nouvellement creusée , sur les bords de laquelle sont une pioche , une pelle , &c. Au devant de la scène , dans un des côtés à main droite est une autre fosse. Sur les deux aîles de ce souterrain se distinguent de distance en distance , & à peu de hauteur de terre , une infinité de petites croix , qui désignent les sépultures des religieux. On apperçoit au haut d'un des escaliers , du côté droit , les cordes d'une cloche. Au bas de la grande croix , sur les têtes des morts , se lit cette inscription latine : Cogitavi dies antiquos , & annos æternos in mente habui. Au-dessus de la même croix est cette autre inscription :*

*C'est ici que la Mort & que la Vérité*

*Elevent leur flambeau terrible :*

*C'est de cette Demeure , au Monde inaccessible ,*

*Que l'on passe à l'Eternité.*

*On peut lire encore , des deux côtés du souterrain , ces quatre nouvelles inscriptions.*

*Mortel , entends cette Voix qui te crie :*

*DANS L'EXISTENCE ENVAIN TON ORGUEIL SE CONFIE ;*

*PEUT-ÊTRE , FRÉMIS DE TON SORT ,*

*LA MOITIÉ DE CE JOUR NE SERA PAS REMPLIE ,*

*QUE TA CENDRE INSENSIBLE , A CES CENDRES UNIE ,*

*DORMIRA POUR JAMAIS DU SOMMEIL DE LA MORT.*



4 LE COMTE DE COMMINGE ;

Qu'après de vaines connoissances  
Les Esclaves du Siècle empressés de courir ,  
Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences :  
Ici l'on apprend à mourir.

Homme aveugle , dont l'ame , au mensonge asservie ;  
Des souvenirs du Monde est encor poursuivie :  
Que l'aspect de ces Lieux dissipe ton Sommeil ;  
C'est où finit le Songe de la Vie ,  
Où de la Mort commence le Réveil.

Homme , qui crains de te connoître ,  
Qui repousses de toi les horreurs du Tombeau ,  
A la lueur de ce pâle flambeau ,  
Lis ton arrêt : MOURIR POUR NE JAMAIS RENAÎTRE.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE COMMINGE, *seul sous le nom*  
*du FRERE ARSENE, nom qu'il garde pendant toute la*  
*pièce, est prostrné aux pieds de la croix, & penché sur*  
*le tombeau de Rancé. Il se relève, tourne ses regards vers*  
*le ciel, & après les avoir jettés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet asyle sombre, à la mort consacré,  
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,  
Jusqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne !  
Comminge existe encore, & brûle au cœur d'Arsène !  
Rebelle sous la haire, indocile apostât,  
L'homme plus que jamais s'élève & me combat !  
Maître des passions, toi, qui formas mon ame,  
Ne peux-tu dans mon sein étouffer cette flamme,  
Me vaincre, anéantir ces traits persécuteurs,  
Qui, chaque jour, hélas ! plus chers, plus enchanteurs  
Reviennent de mes sens égarer la foiblesse ?

De cercueils entouré, je parle de tendresse !  
D'une sainte frayeur mon sang n'est point glacé,  
A l'aspect de la tombe où repose Rancé !  
Rancé.. qui comme moi.. Que dis-tu téméraire ?  
Termine comme lui ta vie & ta misère ;  
Laisse-là ses erreurs ; ose avoir sa vertu ;  
Ose imiter Rancé, mais quand il a vaincu..

L'imiter... eh ! le puis-je ! un austère cilice ,  
Les larmes, la priere, un éternel supplice ,  
Rien ne sauroient détruire un souvenir vainqueur :  
A Dieu même il dispute, il enleve mon cœur.  
Au milieu de ces morts, sur ces monceaux de cendre ,  
Le dirai-je, ô mon Dieu ! pourras-tu bien m'entendre ?  
Quel nom va prononcer une mourante voix ?  
Adélaïde seule.. est tout ce que je vois !



Ah ! j'offense encor plus ta majesté suprême ;  
 Dieu vengeur, tonne, frappe, elle est tout ce que j'aime.

Et je puis avouer mon infidélité,  
 Sans que le repentir brise un cœur révolté !  
 Je révèle à ces murs une ardeur si funeste,  
 Sans exhaler ici le soupir qui me reste !  
 Eh ! comment le remord suivroit-il cet aveu ?  
 J'entretiens ma blessure, & je nourris mon feu.  
 Il vit de mes soupirs ; il brûle de mes larmes..  
 D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes..  
 Et j'ai causé ses maux ! J'ai fait couler ses pleurs !  
 J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs !  
 Et je dois.. l'oublier ! repousser son image !  
 Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage :  
 Et cet amour.. m'enflamme encor plus que jamais.

Ah ! malheureux Comminge ! après tant de forfaits,  
 Tu n'a plus.. qu'à mourir. De tes pleurs arrosée,  
 Ouverte sous tes pas, & par tes mains creusée,  
 Ta fosse.. te demande.. Accoutume tes yeux,  
 Accoutume ton ame à ce spectacle affreux,  
 La voilà.. qui t'attend : hâte-toi d'y descendre,  
 Cours y cacher un cœur trop sensible.. trop tendre !  
 Tous les morts, rassemblés dans ces funèbres lieux,  
 Se levent de la terre, & m'appellent près d'eux !  
 Je vous suis.. je l'éprouve ! un Dieu juste se venge :  
 J'ai mérité ses coups !

*Il se rejette aux pieds de la croix &  
 retombe dans l'accablement.*

## S C E N E I I.

LE P. ABBÉ, COMMINGE.

LE P. ABBÉ descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, & allant à Comminge-toujours aux pieds de la croix, & dans la même situatione

F R È R E Arsène ?

COMMINGE, se relevant.

Qu'entends-je ?

*Il aperçoit l'Abbé & va selon la coutume, se prosterner avec précipitation devant lui.*

Mon pere,

LE P. ABBÉ.

Levez-vous.

*Il l'amène au-devant du Théâtre.*

Je viens ouvrir mon cœur

*Par tes mains creusée, Rancé lui-même avoit creusé sa fosse.*



8 LE COMTE DE COMMINGE

A ces larmes qu'en vain cache votre douleur,  
De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,  
Peut-être avec raison notre regle s'offense ;  
Je pourrais réclamer vos devoirs & mes droits,  
De mon autorité faire entendre la voix :  
Mais je hais l'appareil d'une vertu sévère :  
N'envisagez en moi que l'ami, que le pere,  
Que l'homme.. qui sçaura sur vos maux s'attendrir,  
Et sensible avec vous, pleurer, & vous servir.  
Dieu moins compatissant seroit moins adorable.

*Il fait encore quelques pas.*

Non, la religion n'est point impitoyable ;  
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,  
Elle est prête à verser ses secours généreux ;  
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,  
Dans ce monde, séjour d'injustice & de crime,  
Où sans cesse combat un Génie inhumain,  
C'est la religion, qui nous prête sa main  
Pour soutenir nos pas, pour essuyer nos larmes.  
O mon fils ! dans mon sein déposez vos allarmes.  
Cinq ans sont écoulés, depuis que vos destins..  
Ou plutôt Dieu lui-même.. (il traçoit les chemins,) )  
Vous offrit, comme un port cette enceinte sacrée  
Que du monde le ciel semble avoir séparée,  
Où se trouvent ces biens, à la terre inconnus,  
L'innocence de l'ame, & la paix des vertus,  
Vous n'en jouissez point ! vos chagrins vous trahissent ;  
Vous soupirez ! vos yeux de larmes se remplissent !  
Laissez-les s'épancher dans un cœur paternel ;  
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.  
Adoucissant pour vous des réglemens austères ;  
Mon choix vous a reçu parmi nos solitaires,  
Lorsqu'à peine je fais votre rang, votre nom.  
Est-il quelques secrets pour la religion ?  
Je vous l'ai déjà dit : la piété sincère  
A tous les malheureux ouvre le sanctuaire ;  
L'humanité s'affied aux marches de l'autel.

COMMINGE.

Ah ! mon pere.. j'y traîne un supplice éternel !

LE P. ABBÉ.

Quelque crime éclatant souilleroit votre vie ?  
Aux yeux d'un Dieu sauveur votre remord l'expie ;

---

*Séparée.* La situation seule de l'abbaye de la Trappe  
suffit pour inspirer l'amour de la solitude ; les bois, les  
étangs, les collines dont elle est environnée, semblent la  
dérober au reste du monde, &c.



Pour éteindre sa foudre une larme suffit.  
 S'il est des attentats que la terre punit,  
 Et qu'au glaive des loix sa justice abandonne :  
 Mon frere, il n'en est point que le ciel ne pardonne.

## COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux  
 Qui portent la bassesse, ou l'horreur avec eux ;  
 De semblables excès mon ame est incapable ;  
 Je n'ai fait qu'une faute.. elle est irréparable.  
 A des cheres erreurs je me suis trop livré ;  
 D'un perfide poison je me suis enyvré ;  
 Enfin, quel mot m'échappe ? & que vais-je vous dire ?  
 Dans quel lieu ? De l'amour j'ai senti tout l'empire,  
 Et je le sens encore.. il me brûle.. à l'instant  
 Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémissant..  
 Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles ;  
 Oui, je vais vous montrer mes blessures cruelles ;  
 Vous lirez dans ce cœur.. puissiez-vous le guérir,  
 Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir !

L E P. ABBÉ, *l'embrassant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embrasse :  
 Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace ;  
 Dieu ne laissera point son ouvrage imparfait :  
 Sa main de votre cœur arrachera ce trait ;  
 Vos larmes éteindront cette funeste flâme.

COMMINGE, *avec attendrissement.*

C'est donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame !  
 Dans ces murs où se plaît la simple vérité,  
 S'il est encor permis à mon humilité  
 De se représenter le monde & ses chimères,  
 Son éclat fugitif, ses grandeurs mensongeres ;  
 D'en offrir à vos yeux le frivole tableau :  
 Sachez que son prestige entoura mon berceau.  
 La maison de Comminge où j'ai puisé la vie,  
 Arrête au trône seul sa tige enorgueillie ;  
 Des songes de la terre, & de faux biens épris,  
 Mes ancêtres, des rois furent les favoris,  
 Jaloux d'accumuler de vains titres de gloire,  
 Teignirent de leur sang le char de la victoire,  
 Méritèrent des cours ces dons empoisonneurs,  
 Que dans le siècle aveugle on nomme les honneurs,  
 Mon pere, le soutien, l'amour de sa famille,  
 De son frere avec moi voyoit croître la fille ;  
 Un sentiment secret se mêla dans nos jeux :  
 Adélaïde enfin.. réunit tous mes vœux ;  
 Sa main avec son cœur m'alloit être donnée ;



8 LE COMTE DE COMMINGE,

Déjà nous couronnoient les fleurs de l'hyménée ;  
 L'autel nous attendoit, ou plutôt le tombeau :  
 Sur nos parens la haine agite son flambeau ;  
 L'intérêt, que l'enfer forma dans sa vengeance,  
 De deux freres détruit l'heureuse intelligence ;  
 Le sang oppose en vain la force de ses nœuds :  
 Devenus l'un de l'autre ennemis furieux ,  
 Ils ne consultent plus que leur courroux barbare ;  
 La main qui nous joignoit , pour jamais nous sépare.  
 Nous tombons, nous pleurons, nous mourons à leurs pieds :  
 Loin du sein paternel nous sommes renvoyés.  
 On n'entend point les cris de ma mere éperdue ;  
 De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.  
 Le hazard me remet des titres ignorés ,  
 Qui nous donnant des biens & des droits assurés ,  
 De mon pere servoient la fortune & la haine ,  
 De son frere entraînoient la ruine certaine ;  
 Je ne balance point. La générosité ,  
 Que dis-je ? l'amour parle : il est seul écouté.  
 Ces titres odieux , que ma tendresse abhorre ,  
 Je les anéantis : la flamme les dévore.  
 Mon pere en est instruit ; le fils est oublié ;  
 A ses ressentiments je suis sacrifié.  
 Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante ,  
 Malgré le désespoir de ma mere expirante ,  
 Je me vois , sans pitié , conduit dans une tour ,  
 Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.  
 On veut qu'un autre objet dispose de ma vie ,  
 Qu'infidèle & parjure , un autre hymen me lie ;  
 J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.  
 Mon pere inexorable en fut plus offensé ;  
 Il épuise sur moi les flots de sa colere ,  
 Rend ma prison plus dure , empêche qu'une mere ,  
 La mere la plus tendre , & mon unique appui ,  
 Vienne embrasser son fils , & pleurer avec lui.  
 Mes maux affermissoient un penchant invincible :  
 De mes fers délivré , je cherche un cœur sensible ;  
 Je vole dans les bras de ma mere.. ses pleurs..  
 M'annoncent d'autres coups , & de nouveaux malheurs.  
 Vit-elle, m'écriai-je ? .. Et puis-je me promettre ?  
 Ma mere , en frémissant , me remet une lettre..  
 Ah ! mon pere , quels traits ! malgré la voix d'un Dieu.  
 Qui veut que mes efforts soient vainqueurs de ce feu :  
 Cette lettre à la fois & terrible , & touchante..  
 A mes yeux.. à mon ame.. elle est toujours présente.  
 Je lis : Quand cet écrit tombera dans vos mains ,  
 Il ne sera plus temps de changer nos destins :  
 Des nœuds , des nœuds cruels me tiendront asservie.



- » La liberté, par d'indignes moyens ;  
 » A jamais vous étoit ravie ;  
 » Il falloit rompre vos liens ;  
 » Il s'agissoit de vous, de votre vie ;  
 » C'est vous nommer des jours bien plus chers que les miens ;  
 » J'ai donc brisé mon cœur, & j'ai trouvé des charmes  
 » A m'imposer un joug, le plus affreux de tous ,  
 » Dont mon amant ne pût être jaloux.  
 » J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes ;  
 » Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous :  
 » Car le trépas finiroit mes allarmes ;  
 » Le Comte d'Ermanlay.. cher Comminge.. quels coups !  
 » Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes,  
 » Dès demain, devient mon époux !  
 » Ajouterai-je, hélas ! que dans les bras d'un autre.  
 » Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir ?  
 » Ne me revoir jamais, m'oublier... est le vôtre ,  
 » Et le mien.. sera de mourir. «

L E P. A B B É.

Quelle chaîne de maux ! que la vie a d'orages !  
 Que ce monde est semé d'écueils & de nauages !  
 Suprême providence ! ô Dieu ! par quels chemins  
 Amenez-vous au port les malheureux humains ?  
 Vous marchiez, ô mon fils, à l'ombre de ses ailes.

C O M M I N G E.

Ce Dieu me réservoir des épreuves nouvelles.  
 A l'amour, à la rage, au désespoir livré,  
 Du feu des passions embrasé, dévoré,  
 Plein du démon cruel qui me pousse & me guide,  
 J'accours, j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde ;  
 Je la vois : à ses pieds je me jette, & soudain  
 Présentant mon épée : « Enfoncez dans mon sein  
 Ce fer ... oui, c'est à vous de m'arracher la vie ».   
 D'Ermanlay vient, sur moi s'élance avec furie ;  
 Un semblable transport tous deux nous animoit ;  
 La soif de nous venger tous deux nous enflammoit ;  
 Son épouse s'écrie, & vole entre nos armes ;  
 Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes ;  
 Nous nous portons des coups ; il fait couler mon sang ;  
 Je m'irrite, le presse, & lui perce le flanc :  
 Il tombe... Adélaïde... » Eh ! c'est-là ton ouvrage !  
 Me dit-elle ; » vas, fuis « Des sens je perds l'usage,  
 On m'arrête sanglant, mourant, inanimé ;  
 Dans un cachot obscur je me trouve enfermé ;  
 J'attendois que la mort achevât mon supplice :  
 Je présentais ma tête au fer de la justice ;  
 La nuit avoit rempli la moitié de son cours ;



10 LE COMTE DE COMMINGE;

On ouvre la prison : « Accepte mon secours ,  
 » Le tems est cher , me dit une voix inconnue ,  
 » Sors , c'est par ton rival que ta chaîne est rompue ».  
 Un rival ! Il a fui déjà loin de mes yeux.  
 Il manquoit le soupçon à mes tourmens affreux !  
 J'emporte dans mon sein cette noire furie ,  
 Tout l'enfer à la fois , l'horrible jalousie.

LE P. ABBÉ.

De combien de périls l'homme est environné !  
 C'est un roseau fragile aux vents abandonné.  
 Vous l'éprouvez , mon fils ! eh quoi ! si jeune encore...

COMMINGE.

Le malheur me poursuit dès ma première aurore.  
 C'est peu de ces assauts ! Un bruit inattendu  
 M'apprend qu'à la lumière un barbare est rendu ,  
 Qu'à de pleurs éternels sa femme est condamnée ;  
 Aux marches du tombeau , c'est moi qui l'ai traînée !...  
 Privé d'un bien si cher , égaré , furieux ,  
 Ne connoissant plus rien qui pût flatter mes vœux ;  
 Que la triste douceur , dans le silence & l'ombre ,  
 De nourrir le poison du chagrin le plus sombre ,  
 Je renonce à l'espoir des richesses , des rangs ;  
 Je quitte mes amis , je quitte mes parens ;  
 J'abandonne... une mere ; inconnu , loin du monde ;  
 Je cours ensevelir ma tristesse profonde.  
 Je cherchois un rocher , quelque désert affreux ;  
 Il n'étoit point pour moi d'autre assez ténébreux ,  
 Où je pusse , à mon gré , farouche , solitaire ,  
 M'enfoncer , me remplir d'une image trop chère ;  
 Je me rappelle enfin , par le ciel inspiré ,  
 Qu'il est dans l'univers un séjour révére ,  
 Qu'habitent la terreur , la sombre pénitence ,  
 Où dans l'austérité , le jeûne & le silence ,  
 Chaque jour entouré des horreurs du tombeau ,  
 Ramene de la mort le lugubre tableau ;  
 C'étoit-là mon asyle. Aussi-tôt je m'écrie :  
 Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie ;  
 Oui , voilà le sépulchre où doivent s'engloutir  
 Mes larmes , mes ennuis , un fatal souvenir ;  
 Ma chere Adélaïde y recevra sans cesse  
 Mon hommage secret , le vœu de ma tendresse :  
 Elle y sera le dieu dans mon cœur adoré...  
 J'étois à cet excès par le crime égaré.  
 Je viens ; vous m'écoutez ; cette ardeur immortelle  
 Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zèle ;  
 Je m'enchaîne à vos loix ; j'appelle à mon secours  
 Cette fausse raison , phantôme de nos jours ,



# DRAME.

Cette philosophie impuissante & stérile ;  
 Qui n'apporte à nos maux qu'un remède inutile ;  
 J'éprouve sa foiblesse , & ses sophismes vains ,  
 Bien loin de les calmer , irritent mes chagrins ;  
 Mes jours dans la douleur commencent & s'achevent ;  
 Vers la religion mes tristes yeux s'élèvent :  
 Mon esprit éclairé l'embrasse avec transport ;  
 Elle a fait dans mon cœur descendre le remord ,  
 L'amour d'un Dieu clément , la crainte salutaire :  
 Elle m'a pénétré d'un repentir sincère...  
 Mais , mon pere , ce cœur n'est point encor soumis ;  
 J'y sens se relever de puissans ennemis ;  
 J'y sens resusciter une flamme coupable :  
 Cet objet séducteur , ce tyran indomptable ,  
 Me combat , me poursuit , s'attache à tous mes pas ,  
 Jusques sur cette fosse , où j'attends le trépas ;  
 Ses traits toujours armés de nouveaux charmes  
 Arrachent mes soupirs , triomphent de mes larmes...  
 Je penche vers la terre... ô mon consolateur !  
 Ne me refusez point votre bras protecteur ;  
 Daignez me secourir...

## LE P. ABBÉ.

Ce n'est pas à moi , mon frere ,  
 C'est Dieu qui domptera ce jaloux adversaire.  
 Il ne souffrira point que , par lui défendu ,  
 Sous un joug criminel vous soyez abattu :  
 Dans vos sens désolés il versera le calme.  
 C'est après le combat que l'on cueille la palme :  
 Elle attend vos efforts , priez , pressez , pleurez ;  
 Obstinez-vous à vaincre , & vous triompherez ,  
 L'aveu de vos erreurs & de votre foiblesse  
 Vous rend encor plus cher , mon frere , à ma tendresse.  
 Vous n'êtes pas le seul qui gémisiez ici.  
 Dans l'ombre , dans la mort toujours enseveli ,  
 Le frere Euthime , hélas ! ressent le même trouble ;  
 Cette nuit de tristesse & s'accroît & redouble.  
 Aux pieds des saints autels on l'entend soupirer ,  
 Le tems de son épreuve étoit près d'expirer ;  
 Ma main lui préparoit notre chaîne sacrée ;  
 Il meurt , & de ses maux la cause est ignorée...  
 Souvent il suit vos pas...

## COMMINGE.

Dans ce séjour d'effroi ,

---

*Le tems de son épreuve. Le noviciat.*  
*Notre chaîne sacrée. La profession où l'on fait des vœux*  
*qui engagent.*



12 *LE COMTE DE COMMINGE.*

Il nourrit sa douleur... il gémit... près de moi ;  
 Son ame est du chagrin profondément frappée ;  
 Ma fosse est quelquefois de ses larmes trempée.  
 Un mouvement secret me preste de savoir  
 D'où naissent ses ennuis, ce sombre désespoir...  
 Que d'un vif intérêt je ressens la puissance !  
 Mais soumis à la loi, je m'enchaîne au silence.

*LE P. ABBÉ.*

Le silence entretient l'esprit religieux :  
 Rancé nous l'a prescrit. Cependant en ces lieux  
 Conduit par Dieu , peut-être , un étranger demande  
 Qu'un de nous en secret & le voie & l'entende.  
 Au ministère saint dès l'enfance attaché ,  
 Dans les routes du monde à peine j'ai marché :  
 Du flambeau du malheur & de l'expérience  
 Plus éclairé que moi , dans ce dédale immense ,  
 Vous devez posséder les moyens bienfaisans ,  
 De consoler le cœur , de combattre les sens ;  
 Vous montrerez un Dieu , qui toujours nous contemple ;  
 Vous convaincrez , mon fils , par votre propre exemple.  
 Exposez les dangers , le trouble , le tourment  
 Qui suit les passions & leur égarement ;  
 De ces tyrans de l'ame éternelle victime ,  
 Vous pouvez mieux qu'un autre écarter de l'abîme  
 Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs ,  
 Et courent à la mort par des chemins de fleurs.  
 Obliger , être utile , est notre loi première :  
 Je romps le frein sacré qui nous force à nous taire :  
 Dans ses épanchemens prévenir l'affligé ,  
 Vouloir que de ses maux le poids soit partagé ,  
 Qu'au fond de notre cœur son chagrin se dépose ,  
 Sont les premiers devoirs que le ciel nous impose.  
 Parlez à l'inconnu , tandis qu'à nos autels  
 Je vais offrir l'encens & les pleurs des mortels.

*Comminge se prosterne.*

*SCENE III.*

*COMMINGE seul.*

UN étranger... le voir... quelle vue importune !  
 Hélas ! si , comme moi courbé sous l'infortune ,  
 Ce mortel ... En est-il dans ce triste univers ,

*Je m'enchaîne au silence. Qu'on n'oublie pas que le silence est le premier des statuts de la Trappe.*

*Je romps le frein sacré. Il n'y a que le pere Abbé qui puisse donner la permission de parler.*



Qui ne se plaigne point , & qui n'ait ses revers ?  
 Si , du sort ennemi victime gémissante ,  
 Il attend qu'une main tendre & compatissante  
 Répande dans son sein ces touchantes douceurs  
 Dont la pitié soulage & charme les douleurs...  
 De semblables secours dépendent-ils d'Arsène ?  
 Malheureux !... est-ce à moi d'adoucir votre peine ?

## S C E N E I V.

COMMINGE , LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

*Pendant que Comminge récite les derniers vers , il sort de l'aile droite du cloître un étranger conduit par un religieux , qui , selon l'usage de la Trappe , lui fait des signes pour lui montrer Comminge ; ce religieux le laisse au haut de l'escalier , après s'être prosterné devant lui. Comminge ne voit par d'Orsigni qui descend , porte ses regards par-tout , s'arrête de tems en tems sur les degrés , & paroît saisi d'une espèce de terreur.*

*D'ORSIGNI , toujours sur les degrés , & s'arrêtant par intervalle en considérant ce souterrain.*

Je demeure interdit , accablé , confondu...  
 Que la religion surpasse la vertu !  
 Pour les profanes yeux , ciel ! quel tableau terrible !  
 L'homme ici se détruit , & tente l'impossible ;  
 Quels objets !

*Il lit tout haut les derniers mots d'une des inscriptions.*

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ.

Effrayante leçon ! dans ce lieu redouté ,  
 Impérieux effet d'un prodige suprême ,  
 La nature s'élève au-dessus d'elle-même !

*Il descend à ce dernier vers , s'avance sur le théâtre ; Comminge l'apercevant court pour se prosterner devant lui ; d'Orsigni l'en empêche avec vivacité , & lui-même s'incline.*

Que faites-vous , mon pere ? Arrêtez : c'est à nous  
 De nous humilier , de tomber devant vous !  
 O nouvel héroïsme ! ô sublime spectacle...  
 Non l'humaine vertu ne fait point ce miracle.  
 La céleste sagesse habite ces tombeaux :  
 Puissé-je lui devoir des sentimens nouveaux !

*Que faites-vous , mon pere ? Il n'y a que le P. Abbé que les religieux appellent pere. Ils se nomment tous freres : mais la bienfaisance peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de pere.*



14 LE COMTE DE COMMINGE;

Esclave, vainement échappé de sa chaîne,  
Le besoin d'un appui dans ce séjour m'amène;  
Depuis près de deux ans, dans un château voisin  
Renfermant, loin du monde, un malheureux destin;  
Là, j'espérois du tems & de la solitude,  
Qu'ils pourroient adoucir ma triste inquiétude,  
Subjuguer un penchant de ma raison vainqueur,  
Du trait qui m'a percé guérir enfin mon cœur;  
Plus déchiré, je viens parmi des ames pures  
Chercher quelque remède à mes vives blessures,  
Contre les sens trompeurs, & leur sédition,  
Implorer le secours de la religion.

COMMINGE, à ce dernier vers ayant  
observé d'Orsigni avec une attention qui croit toujours,  
dit à part :

C'est lui.. c'est d'Orsigni.. De cet époux perfide  
Le frere vertueux.

*S'adressant à lui avec transport.*

*Que fait Adelaïde ?*

Vit-elle ? Songe-t-elle ? *à part.* Où m'égare-je ?.. cieux ! :

D'ORSIGNI, à son tour examinant

*Comminge, dit vivement :*

Vous connoissez.. Ses traits.. le Comte !.

COMMINGE troublé.

*Dans ces lieux*

On dépouille l'orgueil de la faiblesse humaine,  
Dans moi.. vous ne voyez que l'humble frere Arsène ;  
Le dernier des mortels .. & le plus malheureux.

D'ORSIGNI, toujours le regardant.

Je ne me trompe point.. j'en dois croire mes yeux..

J'ai peine à revenir de ma surprise extrême..

Ici.. sous cet habit.. lui.. Comminge !.

COMMINGE.

*Lui-même ;*

Lui, qui pour triompher d'un invincible amour,  
Venant vivre & mourir dans cet obscur séjour,  
Eût voulu se cacher à la nature entiere ;  
Lui, qui dans les remords, les larmes, la priere,  
Brûle, plus que jamais, de ce coupable feu ;  
Lui, qui, dans cet instant, parjure envers son Dieu ;  
Hâtez-vous, s'il se peut, d'ajouter à mes crimes ;  
Réveillez, attisez des feux illégitimes ;  
Enfin.. d'Adelaïde osez m'entretenir..  
Ah ! plutôt.. de mon cœur cherchez à la bannir.  
Non.. ne m'en parlez point : je ne veux rien entendre ;



D R A M E.

15

Dites-moi.. seulement.. ne pourriez-vous m'apprendre  
Si ses jours plus fereins coulent dans le bonheur?  
Ses attraits.. ( *à part.* ) où m'engage une honteuse ardeur?

D'ORSIGNI, *rapidement.*

Ses attraits ont hélas ! conservé leur empire :  
Vous avez un rival.

COMMINGE.

Que venez-vous de dire ?

Ah ! c'est-là cette main dont le fatal secours  
M'a laissé les tourmens attachés à mes jours ;  
Nommez-moi le cruel.

D'ORSIGNI.

Vous allez le connoître ;

Vous lui rendrez justice , & le plaindrez peut-être.  
L'espoir avec l'amour de concert m'aveugloit ;  
Je touchois à l'autel où l'hymen m'appelloit ;  
Quand d'avares parens les mains me repoussèrent ,  
Que, prêts à se former, mes liens se brisèrent ;  
En ces momens, mon frere au comble de ses vœux ,  
Peu fait pour posséder un bien si précieux ,  
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde :  
Je la vois ; sa beauté, son air noble & timide ,  
Sa tristesse touchante & sa douce langueur ,  
Tout présente à mes yeux un objet enchanteur.  
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée ,  
A recevoir ses traits étoit trop préparée.  
Sans vouloir m'éclairer sur des troubles nouveaux ,  
Je cédois au plaisir de parler de mes maux ;  
Adélaïde apprend & plaint ma destinée ;  
Sur ce récit sans cesse elle étoit ramenée.  
Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux ,  
L'avoient, sourds à ses cris, lié par d'autres nœuds :  
» A d'autres nœuds soumise ! elle est donc bien à plaindre  
» S'écrie Adélaïde ; eh ! qu'il est dur de feindre ,  
» De cacher ses combats, son infidélité !  
» Quel horrible tourment que la nécessité  
» D'aller porter un cœur, dont un autre a l'hommage,  
» Dans les bras d'un époux, que sans doute on outrage !  
A ces mots, quelques pleurs qu'elle cachoit envain ,  
Pour l'embellir encore s'échappoient dans son sein ;  
Enfin, je m'aperçois qu'une flamme adultère  
Me brûle.. que j'aimois la femme de mon frere.  
A moi-même en horreur, mes remords m'étoient chers ;  
La fureur vous amene ; on vous met dans les fers :  
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes ,  
Et dans tout l'appareil du pouvoir de ses charmes ,  
Embrasse mes genoux : » A vous seul j'ai recours ;



16 LE COMTE DE COMMINGE,

» Du malheureux Comminge allez sauver les jours ;  
 » Je vous estime assez , pour vous montrer mon ame ;  
 » Sachez quel sentiment.. c'est l'amour qui l'enflâme ;  
 » Je ne vous cache point mon crime , mes malheurs ,  
 Poursuit-elle , au milieu des sanglots & des pleurs :  
 » Mais ma funeste erreur ne m'a point aveuglée ,  
 » Et.. c'est à la vertu que je l'ai révélée ;  
 » Qu'il soit libre , m'oublie.. & me laisse gémir.  
 » Mon devoir vous répond que je saurai mourir. »  
 Aussitôt j'interromps : « Vous serez obéie ,  
 » Madame.. d'un rival je cours sauver la vie. »

Je fais taire des sens la lâche trahison ;  
 J'écoute l'honneur seul ; j'ouvre votre prison :  
 Vous en sortez , conduit par d'Orsigni lui-même.  
 Quel plaisir je goûtois à cet effort suprême !  
 Que la vertu nous touche , & qu'elle a de douceurs !  
 Je reviens. « J'ai fermé la source de vos pleurs ,  
 » Madame , il est sauvé ; pour toute récompense ,  
 » C'est moi qui vous demande un éternel silence.  
 » J'ai pu vous offenser : mais un pur sentiment  
 » M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment. »  
 De ce feu criminel mon ame étoit remplie ;  
 Je retombois toujours ; ma raison affaiblie  
 Me livroit à regret de pénibles combats  
 Qui laissoient mon courage , & ne me domptoient pas ;  
 Cependant j'ai su fuir ; hélas ! fuite inutile !  
 Mon amour me suivoit dans mon nouvel asyle.  
 Il faut en triompher , & c'est de mon rival  
 Que j'attends le succès d'un combat inégal.  
 Que la religion , de mes sens souveraine ,  
 Me console par lui , m'éclaire & me soutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orsigni.. Que m'avez-vous appris ?  
 Ah ! de tant de vertu vous me voyez surpris.  
 C'est moi , dont vous devez appuyer la faiblesse ;  
 C'est à moi d'immoler.. ma coupable tendresse.  
 Oui , la religion nous prête des secours ,  
 Mais à la voix du ciel je résiste toujours ;  
 Mon bras paroît s'armer contre le bras suprême ;  
 Je le fais , je l'offense , & trahis Dieu lui-même ,  
 Lorsque dans ce moment , d'Adélaïde enfin..  
 Je n'en parlerai plus. Tour me perce le sein ;  
 Tout blesse un cœur sensible , & fait saigner sa plaie !  
 Il est dans ce séjour un mortel qui s'essaye  
 A porter le fardeau d'un jong trop rigoureux ;

---

*Un mortel qui s'essaye. Le Noviciat.*

Peut-être ,



Peut-être, comme nous, c'est quelque malheureux  
 Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,  
 Vient cacher en ces murs sa triste destinée !  
 Je ne fais.. ses soupirs.. ses longs gémissemens  
 Excitent ma pitié, redoublent mes tourmens ;  
 Il semble me chercher, & fuit pourtant ma vue !  
 Mon ame en sa faveur n'est pas moins prévenue.  
 Je voudrois m'éclairer sur ce sombre chagrin :  
 Mais un desir pressant me sollicite en vain :  
 Un silence éternel doit nous fermer la bouche,  
 Et jamais..

## S C E N E V.

COMMINGE, D'ORSIGNI,

LE FRERE EUTHIME.

*Ce dernier, sur la fin de la scène précédente, descend de l'escalier au côté gauche ; il semble marcher avec peine ; il apperçoit Comminge, leve ses deux mains vers le ciel, les laisse retomber en les joignant, en met ensuite une contre son cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue de descendre & fait quelques pas sur la scène. On ne peut voir le visage de ce religieux, sa tête étant ensevelie dans son habillement.*

COMMINGE l'appercevant.

**L**E voici. Que son aspect me touche !  
 Devois-je être, ô mon Dieu ! percé de nouveaux coups ?  
*Euthime traîne ses pas vers la fosse destinée à Comminge.*

D'ORSIGNI, jettant les yeux sur lui.  
 Où va-t-il ?

COMMINGE.

Vers ma fosse.

D'ORSIGNI.

O Ciel ! que dites-vous ?

C'est..

COMMINGE, en montrant sa fosse.

Oui, voilà le terme où les malheurs finissent,  
 Où des songes trop vains, hélas ! s'évanouissent ;  
 C'est là, qu'en peu de jours, peut-être en cet instant..  
 ( La vie est pour Comminge un fardeau si pesant ! )  
 Je vais ensevelir vingt-six ans de misères..

*Euthime considère la fosse de Comminge avec une attention qui semble partir du cœur, leve les mains au ciel, les étend vers cette fosse, & les rejoignant ensuite, tourne ses regards vers Comminge.*

C



18 LE COMTE DE COMMINGE.

Ainsi la loi l'ordonne à tous nos Solitaires ;  
D'une main courageuse ils doivent se former  
Cet asyle.. *Avec attendrissement.*

Où le cœur ne pourra plus aimer !  
Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime,

*Il montre la fosse d'Euthime, qui est au côté  
droit, au-devant du théâtre.*

De cet infortuné..

*Comminge l'observe toujours, il le voit prenant  
la pioche sur les bords de la fosse.*

Quel sentiment l'anime ?  
Pense-t-il m'épargner ces horribles travaux ?

D'ORSIGNI, *le regardant aussi.*  
Il ressent votre peine ! il partage vos maux !

COMMINGE.

Cet instrument de mort..

*Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instru-  
ment, autant de fois il lui est échappé des mains.*

A ses efforts échappe !

EUTHIME, *l'a laissé enfin tomber  
en poussant un profond gémissement.*

Ah !

COMMINGE.

Quel gémissement !

D'ORSIGNI, *avec transport.*

Que cet accent me frappe !

Ne pourriez-vous savoir ?

COMMINGE.

*Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.*

Il vient !.

*Comminge va au-devant de lui : mais Euthime après  
s'être tourné du côté de Comminge, jette un long  
soupir, & se retire. Comminge lui dit avec  
douleur :*

Vous me quittez !.

Ciel ! je trahis mes vœux.. le silence..

*A d'Orsigni, qui veut suivre Euthime.*

Restez.

*Euthime monte lentement par le même escalier ; lorsqu'il est  
près de l'aile en face de cet escalier, il se retourne encore  
pour regarder Comminge, leve les mains au Ciel, & sort.*



SCENE IV.

COMMINGE, DORSIGNI.

COMMINGE *arrétant toujours d'Orsigni  
qui veut suivre Euthime.*

NON.. ne le suivez point; nos loix nous le défendent,  
Et... *Il revient au-devant du théâtre.*

Que mes derniers pleurs devant vous se répandent.  
Toujours plus attendri pour cet infortuné,  
A pénétrer son sort, toujours plus entraîné,  
Un mouvement confus m'inquiète.. m'agite;  
Le malheur qui me suit, & s'accroît, & s'irrite.  
D'Orsigni.. laissez-moi.. puis-je vous secourir?  
Je ne puis.. que donner l'exemple de mourir.

D'ORSIGNI.

Connoissez d'Orsigni : c'est peu qu'il se combatte,  
Qu'il s'obstine à soumettre un penchant qui le flatte;  
A de plus grands efforts je saurai m'affervir :  
Malgré vous.. malgré moi, je saurai vous servir;  
Je dompte ma foiblesse, & l'honneur seul me guide..  
Par un fidele écrit je veux qu'Adélaïde  
Sache..

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs..

D'ORSIGNI, *aussi vivement.*

Que vous l'aimez.

COMMINGE.

O Dieu!

Qu'avez-vous dit? qui? moi? j'entretiendrois ce feu!  
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre!  
Est-ce vous, d'Orsigni, que ma vertu doit craindre?  
Et j'ose encor l'entendre, & ne le quitte pas!  
Ote-moi de ses yeux, Dieu, viens guider mes pas.

*Il fait quelques pas pour se retirer de la scène.*

D'ORSIGNI.

Eh! le trahiriez-vous, lorsqu'auprès d'une mere..

COMMINGE, *revenant, & avec transport.*

Elle vous est connue! Elle voit la lumière!

D'ORSIGNI.

Elle n'a point encor dans la tombe suivi

Votre pere..

COMMINGE.

Ta main, ô ciel! me l'a ravi..

D'ORSIGNI.

Dépouillé de sa haine & d'un courroux sévère;

Le repentir tardif a fermé sa carrière :



Ce pere, alors sensible, ignorant votre sort,  
En regrettant un fils, s'accusoit de sa mort;  
De votre mere enfin qui gémit dans les larmes,  
La seule Adélaïde adoucit les allarmes.

COMMINGE.

Ma mere... Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Unissent leurs douleurs.  
Qui peut vous retenir? Allez secher leurs pleurs.  
C'est à moi de chérir ce séjour de tristesse;  
Sans doute Adélaïde écoutant sa tendresse..

COMMINGE.

Vous voulez m'égarer, appesantir mes fers!

D'ORSIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers,  
Cet objet d'une flamme à tous les deux si chere,  
A vu rompre ses nœuds; que la mort de mon frere..

COMMINGE, avec transport.

Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Est libre.

COMMINGE, avec désespoir.  
Et je suis enchaîné!

*Après une longue pause.*

Grand Dieu! suis-je à tes yeux assez infortuné?  
Je pourrois à ses pieds lui dire que je l'aime;  
Qu'elle est de mes destins la maitresse suprême;  
Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur;  
Que jamais mon amour ne sortit de mon cœur!

*A d'Orsigni avec fureur.*

Retirez-vous, cruel; fuyez de ma présence;  
Que ne me laissiez-vous mon heureuse ignorance?  
Vous venez redoubler mon supplice infernal;  
De semblables bienfaits sont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi! ces liens sacrés..

COMMINGE, toujours avec fureur.

Ma chaîne est éternelle!

Chaque instant la resserre & la rend plus cruelle;  
Contraint dans mon tourment, à cacher mes douleurs,  
A repousser ma plainte, à dévorer mes pleurs,  
Ne pouvant espérer que la fin d'une vie,  
De crimes, de remords trop long-tems poursuivie;  
Et plus coupable encore à mon dernier soupir:  
Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir!  
Dans ce gouffre effrayant tout mon esprit s'abîme!  
Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe sa victime!

*A d'Orsigni.*

Barbare!. Quelle mort va déchirer mon sein!



Depuis quatre ans entiers combattant mon destin,  
 J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,  
 Où devoit m'accabler un joug insupportable,  
 Où l'amour.. où l'espoir.. où l'espoir pour jamais  
 Devoit fuir de ce cœur consumé de regrets;  
 Enfin, depuis un an, la colere céleste  
 M'a fait serrer ces nœuds.. ces nœuds que je déteste;  
 Et quand je succombois sous ce pesant fardeau,  
 Mes pas sont retenus aux portes du tombeau..  
 Et j'y vais retomber plus malheureux encore!  
 Elle est libre, elle m'aime.. ô ciel!. & je l'adore.  
 Oui, tous mes sens sont pleins de ce fatal amour:  
 Je le dis à la nuit, je le redis au jour;  
 Oui, ce feu me dévore, il embrâse mon âme;  
 Envain l'honneur, le ciel s'opposent à ma flamme:  
 Les loix, l'honneur, le ciel, rien ne peut m'arrêter;  
 Je me livre aux transports, qui viennent m'agiter;  
 Je me livre à l'amour, qui m'a brûlé sans cesse;  
 Toutes les passions échauffent mon yvresse..  
 Ah! que votre pitié pardonne au désespoir;  
 Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir..  
 Vous parler.. Dans ce lieu.. Que d'Orsigni décide  
 Si je dois.. Je n'entends, ne vois qu'Adélaïde.  
 D'ORSIGNI, *en se retirant.*  
 Que je le plains, hélas!

COMMINGE, *seul.*

L'ENFER est dans mon cœur..  
 Je ne me connois plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,  
 Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre;  
 Ce n'est pas trop de toi, grand Dieu, pour le combattre.

## A C T E II.

### SCENE PREMIERE.

COMMINGE, *seul, descend dans une situation qui annonce sa douleur; il s'avance sur la scène, reste quelque tems dans un profond accablement, & dit:*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi?  
 Sais-je ce que je veux? sais-je ce que je doi?  
 En ces murs d'Orsigni revient, & va m'entendre:  
 Eh! quel est mon espoir? & que dois-je prétendre  
 Rejetter mes liens! rompre des fers sacrés!  
 Violer des sermens à l'autel, consacrés!...



Et ce vœu de mon cœur , le vœu de la nature ,  
 Ce serment solennel d'une tendresse pure ,  
 N'ont-ils pas précédé ces sermens odieux ?  
 L'homme est-il un esclave enchainé par les cieux ?  
 Pour sa foiblesse est-il quelque joug volontaire ?  
 Des humains malheureux le bienfaiteur , le pere...  
 Ce Dieu qui nous créa , que nous devons chérir ,  
 Comme un sombre tyran verroit avec plaisir  
 Le trait de la douleur déchirer son image ,  
 Une éternelle mort détruire son ouvrage !  
 Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur ,  
 Et mes tourmens feroient sa gloire & sa grandeur !  
 Ce seroit le servir , lui rendre un digne hommage ,  
 Que d'épuiser mes jours dans un long esclavage !...  
 Non. Je reprends mes droits : l'aveugle humanité  
 Ne doit former des vœux que pour la liberté ;  
 N'avons-nous pas assez d'entraves & de chaines !  
 Est-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines ?  
 Lié par des sermens... ils sont tous oubliés :  
 J'adore Adélaïde , & je vole à ses pieds ;  
 Qu'un moment je la voie , & tous mes maux s'effacent ;  
 Ses charmes si puissans dans mon cœur se retracent ;  
 Si le ciel s'offensoit du retour de mes feux ,  
 Il sauroit les éteindre , & triompheroit d'eux...  
 Poursuis , lâche Comminge : outrage un Dieu suprême ;  
 A l'audace , au parjure ajoute le blasphème.  
 Apostât , sacrilège , où vient de t'emporter  
 Un amour insensé , que tu ne peux dompter ?  
 Tu parles de briser les nœuds qui t'affervissent !  
 Tes sens à la foiblesse , au crime t'enhardissent !  
 Si ce phantôme vain qui fascine les yeux ,  
 Qui n'a de la vertu que l'éclat spécieux ,  
 Si l'honneur t'arrachoit ta promesse frivole ,  
 Réponds , oserois-tu manquer à ta parole ?  
 Et la religion , tous les peuples des cieux ?  
 Un Dieu même aux autels , un Dieu reçut tes vœux ;  
 Et tu les trahirois !... Ce Dieu prêt à t'absoudre ,  
 S'il ne peut te toucher , ne crains-tu pas sa foudre ?  
 Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats ?  
 Vois sortir , vois monter des gouffres du trépas  
 Ces spectres ténébreux... Toutes ces pâles ombres  
 Me lancent... Quels regards & menaçans & sombres !  
 Du fond de ce sépulchre , une lugubre voix...  
 Il s'ouvre... Quel objet ! C'est Rancé que je vois !  
 Lui... qui vient me couvrir du feu de sa colere !  
 I s'élève... arrêtez , arrêtez , ô mon pere !  
 Il parle !... « Malheureux , où vas-tu t'égarer !  
 D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer !



» Tu veux rompre ces nœuds qu'il a serré lui-même !  
 » Penses-tu détourner le mortel anathème !  
 » A ton oreille envain ton arrêt rétentit !  
 » Le ciel t'a rejeté ; tremble ; l'enfer rugit :  
 » Il demande sa proie , & déjà la dévore.  
 Que faut-il ! Repousser l'image que j'adore !  
 Arracher de mon cœur un penchant immortel !  
 Oublier un objet... qui vient avec le ciel  
 Partager mon hommage , & disputer mon ame !  
 Que dis-je ! Adélaïde... Elle seule m'enflamme ;  
 Tu tonnes , Dieu jaloux ! eh bien : j'obéirai...  
 A tes loix asservi , j'oublierai... je mourrai...

S C E N E I I.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

*Sur la fin de la dernière scène , on voit d'Orsigni descendre de l'escalier au côté droit avec une lettre à la main ; il leve quelquefois les yeux au ciel , les laisse retomber sur cet écrit , annonce la plus profonde douleur , & vient sur la scène.*

COMMINGE, *apercevant d'Orsigni , fait quelques pas au-devant de lui.*

D'Orsigni... Mais d'où vient ce trouble... ces alarmes...

*D'Orsigni a toujours les yeux attachés sur la lettre , & avance sur le théâtre.*

Ses yeux sur un écrit... qu'il trempe de ses larmes !

*Avec transport.*

Ah ! parlez , d'Orsigni... Tous mes sens déchirés...

Parlez... Adélaïde... à ce nom vous pleurez !

D'ORSIGNI, *le regardant avec attention.*

Comminge... Ah ! malheureux ! le ciel... *à part* , fuyons sa vue.

COMMINGE, *avec transport.*

Achievez d'enfoncer le poignard qui me tue...

Vous ne répondez point ! je vous entends gémir !

D'ORSIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux , Comminge , qu'à mourir...

*À part.* Mais quel est mon dessein ! Mon amitié fidèle  
 Doit plutôt lui cacher cette affreuse nouvelle.

*Avec trouble.*

Laisse-moi dans les pleurs ; ces chagrins... sont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguisemens redoublent mon effroi.

Tout ce que j'aime... ô Dieu ! donne-moi cette lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre...

Je l'épargne des maux...



24 LE COMTE DE COMMINGE  
COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer;

D'ORSIGNI.

C'est à moi de souffrir.

COMMINGE.

C'est à moi d'expirer;

D'ORSIGNI, *à part.*

Qu'ai-je fait ? Et j'irois... je ne puis m'y résoudre ;  
Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre !...

*A Comminge.*

N'abaisse plus les yeux sur ce triste univers ;  
Tu n'y verrois, hélas ! que d'effrayans revers...

*Faisant quelques pas pour se retirer.*

Adieu, Comminge... adieu.

COMMINGE, *furieux de douleur ; &  
s'opposant à la sortie d'Orsigni.*

Non, cruel, non, barbare...

Je lirai cet écrit...

D'ORSIGNI, *s'arrêtant.*

Le désespoir l'égare !

Si tu m'aimes, permets...

COMMINGE.

Je n'écoute plus rien.

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur !

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

*D'Orsigni veut se retirer.*

*Comminge embrasse ses genoux.*

Donne-moi... me quitter ! A tes pieds je me jette.

D'ORSIGNI, *le relevant avec vivacité ,  
& l'embrassant.*

Tu vois trop ma douleur... elle n'est point muette.

*Avec une douleur animée.*

Que me demandes-tu ?

COMMINGE, *avec impétuosité.*

La fin de mes malheurs .

Le trépas , cette lettre.

D'ORSIGNI *la lui donnant avec la  
même vivacité.*

Eh bien ! prends , lis , & meurs.

COMMINGE *lit.*

» Grace à notre recherche , à la fin moins stérile ,

» Nous avons découvert votre nouvel asyle.

» Hélas ! puissiez-vous y goûter ,

» Vainqueur des passions , un destin plus tranquile !

» Quels coups nous allons vous porter !

» Depuis un an , sachez que du sort poursuivie...

Après



» Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit...

» De son amant l'ame toujours remplie...

» Victime du chagrin qui la persécutoit...

» Adélaïde... a terminé... sa vie...

*Comminge tombe évanoui sur une des sépultures des religieux :  
on se rappellera qu'elles sont un peu élevées de terre.*

D'ORSIGNI, voulant le relever.

Comminge ! ô mon ami !... comment le soulager ?

Dans ce séjour...

S C E N E I I I.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ, descendu de l'escalier au  
côté droit, & arrivé sur la scène.

SACHONS pourquoi cet étranger...

D'ORSIGNI, soutenant Comminge ;  
& apercevant le P. Abbé.

Ah ! mon pere ! accourez... daignez... Comminge expire...  
Cette lettre...

*Elle est à terre, aux pieds de Comminge.*

L'amour... que puis-je, hélas ! vous dire ?

COMMINGE, se relevant en quelque sorte du  
sein de la mort, voyant le P. Abbé, s'écrie :

Elle est morte, mon pere ! & il retombe.

LE P. ABBÉ allant l'embrasser & le soutenir.

Ecoutez un ami,

Qui de votre infortune avec vous a gémi ;

La piété console, & n'est que la nature

Ardente à secourir, plus sensible, plus pure ;

Contre l'adversité je viens vous appuyer ;

De vos pleurs attendri, je viens les essuyer.

D'ORSIGNI, au-devant du théâtre.

Quoi ! la religion est si compatissante,

Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante !

On la redoute ailleurs, prompt à nous allarmer...

Ah ! mortels, c'est ici qu'on apprend à l'aimer...

LE P. ABBÉ.

Des humaines terreurs que la suite est cruelle !

*A Comminge qu'il tient embrassé.*

Ne vous refusez pas à mes soins, à mon zèle ;

Revenez, à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE se relevant un peu.

Je l'ai perdue ! Enfer, as-tu d'autre tourment ?

*Et il retombe encore.*

LE P. ABBÉ à d'Orsigni.

Permettez qu'en secret un moment...

*D'Orsigni veut se retirer.*

COMMINGE, se relevant avec fureur.

Qu'il demeure ;

D



Mon pere, qu'à tes yeux je gémisse, je meure ;  
 Tous mes crimes encor ne lui sont pas connus :  
 Il m'avoit supposé quelque ombre de vertus ;  
 Il pourroit m'estimer : de son erreur extrême  
 Qu'il soit désabusé... que d'Orsigni... vous-même...  
 Que l'enfer, que le ciel, que l'univers entier,  
 Apprennent des forfaits, qu'on ne peut expier ;  
 Qu'une ame sans remords devant vous se déploie :  
 Oni, dans ce même instant où le ciel me foudroye.  
 Je formois le projet... tous mes liens rompus...  
 Falloit porter mon cœur aux pieds... elle n'est plus !...  
 Et ce Dieu m'en punit

*d'Orsigni sort.*

Vous me quittez ?...

*Au P. Abbé.*

Mon pere,

Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupière ?

## SCENE I V.

COMMINGE, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ.

C'EST à mes seuls regards que vous devez offrir  
 Les blessures d'un cœur...

COMMINGE, *toujours sur cette sépulture,*

*& avec une espee de fureur.*

*Que rien ne peut guérir.*

Mon pere, c'en est fait qu'il me réduise en poudre,  
 Ce Dieu qui s'est vengé ? j'attends ici sa foudre.

*Il embrasse la terre avec transport.*

LE P. ABBÉ.

Ah ! malheureux Artène ! ah ! mon fils, connoissez  
 Ce Dieu qui vous entend, & que vous offensez :  
 Sans doute, contre vous s'armant de son tonnerre,  
 Il peut de sa justice épouvanter la terre,  
 Exposer à nos yeux dans voire châtiment,  
 Du céleste courroux l'éternel monument ;  
 Il peut vous accabler de sa grandeur terrible :  
 Mais ce Dieu. C'est un pere indulgent & sensible ;  
 Et vous en abusez, enfant dénaturé !

COMMINGE, *dans la même situation.*

Mon pere ! Ah ! loin de moi, ce Dieu s'est retiré ;

Il m'ôte Adélaïde.

*Il dit ces mots en pleurant.*

LE P. ABBÉ.

Et vous osez, mon frere,

Elever jusqu'à lui votre voix téméraire !  
 Dans vos impiétés vous accusez le ciel !  
 Rendez grace plutôt à son bras paternel ;  
 Que dis-je ? Vous pleurez l'objet qu'il vous enleve ;



Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive ?  
 Qui l'immole ? homme aveugle, ouvre les yeux c'est toi,  
 C'est toi, qui trahissant ta promesse, ta foi,  
 Transfuge des autels, pour marcher vers l'abîme,  
 Courais te rendre au monde, à la fange du crime ;  
 Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immensité,  
 Les profondeurs du tems & de l'éternité,  
 Il a lu dans ton cœur, dans ses plis infideles,  
 En a développé les trames crimelies ;  
 Il t'a vû prêt enfin à rompre tes sermens :  
 Il te ravit l'auteur de tes égaremens ;  
 Sa clémence lassée, à l'homme t'abandonne.  
 S'il t'échappe des pleurs, que le ciel te pardonne,  
 Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet.  
 Par la voix du devoir je vous parle à regret ;  
 Donnez-moi votre bras.

*Il relève Comminge qui fait des efforts, &  
 s'appuie sur le bras du P. Abbé.*

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon pere ?

J'allois sur cette tombe achever ma misère ;  
 Pourquoi me rappeler à ce jour que je suis ?  
 Nommez-moi criminel : je sais qu je le suis ;  
 Mais cet objet, mon pere, il n'étoit point coupable ;  
 J'ai fait tous ses malheurs : le ciel inexorable  
 Auroit dû sur moi seul appesantir ses coups,  
 Et sur Adélaïde il les réunit tous !

LE P. ABBÉ.

Respectez ses décrets ; adorez ses vengeances,  
 Et souffrez.

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes souffrances.

Je ne le cache point : irois-je vous tromper ?  
 Son bras du coup mortel est venu me frapper.  
 Je crains peu le trépas : je le vois d'un œil ferme,  
 Comme de mes malheurs le remède & le terme.  
 Mais ce que je redoute, est un Dieu courroucé.  
 Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé ;  
 Je frémis de le dire, Adélaïde est morte ;  
 Et sur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte :  
 Voilà le seul objet qui me suit au tombeau.  
 A la pâle clarté de ce triste flambeau,  
 C'est elle que je vois, plus séduisante encore ;  
 Aux autels prosternée, c'est elle que j'adore :  
 D'autant plus accablé de ma funeste erreur,  
 Que même le remord n'entre plus dans mon cœur.

LE P. ABBÉ.

Qu'un espoir courageux vous flatte & vous anime ;  
 Criez à votre Dieu du profond de l'abîme :  
 D'un honteux esclavage il brisera les fers.



28 LE COMTE DE COMMINGE;

Le créateur des cieux, le souverain des mers,  
Qui fait taire d'un mot les bruyantes tempêtes,  
Enchaîne avec les vents la foudre sur nos têtes,  
Sçaura rendre le calme à vos sens agités :  
Mais le zèle constant obtient seul ses bontés.  
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuissante  
Ces sublimes élans, cette flamme agissante,  
Qui nous porte à l'amour de la divinité ?  
Qu'en toute son horreur à vos yeux présenté  
Le trépas vous inspire un effroi salutaire :  
Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire ;  
Plus docile à nos loix, achevez de creuser  
Cette fosse, où l'argile ira se déposer.  
Tremblez que cet esprit, qui survit à nous-même,  
Dans ses destins nouveaux n'emporte l'anathème ;  
Prémisiez : contemplez l'arbitre souverain,  
Sur cette fosse assis, la balance à la main ;  
Le pere a disparu : vous voyez votre juge ;  
Il prononce.. Où sera, mortel, votre refuge ?

*En lui montrant sa fosse.*

C'est donc là que penché sous le glaive d'un Dieu,  
C'est là que vous devez ensevelir ce feu,  
Qu'il faut que votre cœur se soumette, se brise,  
Sur vos devoirs cruels, que la mort vous instruisse.  
Avec ce maître affreux je vous laisse..

*Il fait quelques pas pour se retirer.*

COMMINGE l'arrêtant, & vivement.

Un moment,

Mon pere.. cet Euthime irrite mon tourment ;  
Tantôt je l'ai revu.. je résiste avec peine  
Au desir de savoir quel sujet le ramene,  
Ici.. sur mes pas même.. il semble partager  
Mes chagrins, mes travaux.. il veut les soulager ;  
Sur ma fosse il levoit une main défaillante,  
Et sa main retomboit toujours plus languissante ;  
Lui serois-je connu ?.. pourquoi ces pleurs ?.. sachez  
Dans quelle sombre nuit ses destins sont cachés.  
De moi-même étonné.. quel sentiment me guide ?  
Qui peut m'intéresser après Adélaïde ?

LE P. ABBÉ,

Eh quoi ! toujours ce nom ? je remplirai vos vœux ;  
Je vais enfin lever ce voile ténébreux ;  
Euthime m'apprendra quelle raison puissante  
Rappelle à vos côtés sa douleur gémissante ;  
Je vous en instruirai. Son état est touchant !  
Au matin de ses jours, il penche à son couchant !  
On craint que le poison de la mélancolie  
N'ait bientôt consumé le reste de sa vie.

---

*Qui fait taire d'un mot.* Imperavit ventis & mari, & facta est tranquillitas magna.



COMMINGE, avec emportement.

Ah ! ce revers manquoit à mon malheureux sort !

LE P. ABBÉ.

Dans ces tombeaux, mon frere, étudiez la mort :

Je vous l'ai dit : cherchez son horreur ténébreuse..

C'est l'école de l'homme.

*Il fait encore quelques pas pour sortir.*  
COMMINGE *allant à lui.*

Ame si généreuse,

Où regne la nature avec la piété,

Où Dieu se fait sentir dans toute sa bonté,

Puisqu'il n'est point permis d'entretenir l'idée.

D'un si cher souvenir mon ame est possédée !

Que du moins ( je n'implore, hélas ! que la pitié )

Mes pleurs puissent couler au sein de l'amitié !

Faut-il que tout entier le sentiment s'immole ?

Et le ciel défend-t-il qu'un ami me console ?

Mon pere.. d'Orsigni soulageoit ma douleur..

Qu'il revienne..

LE P. ABBÉ *le serrant contre son sein.*

Est-ce à vous à douter de mon cœur ?

Me suis-je à votre égard montré dur, inflexible ?

Et pour être chrétien, doit-on être insensible ?

Ne connoîtrez-vous point, exempt de passion,

Le véritable esprit de la religion !

Le tendre sentiment compose son essence ;

Le tendre sentiment établit sa puissance ;

Si Dieu n'eût point aimé, suivrions-nous sa loi ?

C'est l'amour qui soumet la raison à la foi..

Vous verrez votre ami,

*Comminge se prosterne devant le P. Abbé.*

## SCENE V.

COMMINGE *seul, & revenant au-devant du théâtre.*

QUE mes maux sont horribles !

Eh ! qu'il est de tourmens pour les ames sensibles !

Combien de fois on meurt avant que d'expirer !

Tout m'attendrit, m'afflige, & vient me déchirer !

Cet Euthime.. Ah ! Comminge, écarte les allarmes ;

Dans tes yeux presque éteints est-il encore des larmes ?

Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,

Ton cœur au sentiment pourroit-il se r'ouvrir ?

J'ai tout perdu !.. C'est moi que le tombeau dévore !

C'est moi.. qui ne suis plus ! ô mon Dieu que j'implore ;

Tu veux.. que je l'oublie ! ô comble de douleurs !

Tu prétends lui ravir jusqu'à mes derniers pleurs !

Et ce suprême effort.. n'est point en ma puissance.

Pardonne, Dieu vengeur, je sais que je t'offense ;

Je voudrois.. t'obéir..



## 30 LE COMTE DE COMMINGE,

*Il court au tombeau de Rancé, l'embrasse avec vivacité, & y repand des larmes.* Ah ! donne-moi ton cœur ;

Toi, qui des passions pus te rendre vainqueur,

Rancé.. tu fus aimer ; tu connus la tendresse :

Tu sauras.. comme il faut surmonter sa faiblesse.

Ta vertu, que le ciel prit soin de soutenir,

De l'objet le plus cher dompta le souvenir ;

Du pied de son cercueil, sur sa cendre fumante,

Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante :

Je n'ai point ton courage.. Ah ! viens à mon secours ;

Viens, subjugué un tyran.. qui l'emporte toujours.

Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes ;

D'Adélaïde en moi combats, détruis les charmes ;

L'ai-je pu dire, hélas ! je retombe à ce nom ;

Prête-moi.. tout l'appui de la religion.

Mes larmes vainement inonderoient ta tombe !

Aimas-tu comme moi ? Sous mes maux je succombe.

*Il est penché sur le tombeau, aux pieds de la croix & dans un profond accablement.*

## S C E N E V I.

## COMMINGE, EUTHIME.

*Euthime descend de l'escalier au côté droit ; c'est de ce même côté que Comminge à les deux mains & la tête appuyées sur le tombeau ; il est donc assez naturel qu'il ne voye pas Euthime, qui n'apperçoit point aussi Comminge. Euthime se traîne jusqu'à sa fosse ; on se souviendra qu'elle est sur le devant du théâtre à droite ; ce religieux qui a toujours la tête enfoncée dans son habillement, examine long-tems son dernier asyle ; il gémît, il y tend les deux mains qu'il leve ensuite au ciel ; il quitte ce lieu de la scène, fait quelques pas pour se retirer, apperçoit Comminge, paroît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin ; Comminge qui ne l'a pas vu, se leve, & passe au côté gauche du théâtre, près de sa fosse ; Euthime court prendre sa place. Il a remarqué que Comminge avoit laissé échapper des pleurs sur le tombeau : il y demeure dans la même situation où l'on a vu Comminge.*

*COMMINGE se levant, comme on vient de le dire, & allant vers sa fosse,*

**A**LLONS nous acquitter d'un barbare devoir.

Qu'ai-je dit ? Le trépas n'est-il point mon espoir ?

*Il prend la pioche.*

Terre, mon seul asyle, à ton sein qui m'appelle,

Puis-je rendre assez-tôt ma substance mortelle ?

Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré,

Pourroit-il assez-tôt être au néant livré ?

*Il enfonce la pioche, creuse la terre, & trouve de la résistance. Pendant ce tems Euthime donne des baisers au tombeau ; on diroit qu'il veut recueillir dans son cœur les larmes de Comminge.*



Tu m'opposes, ô terre, un rocher inflexible !  
Ouvre-toi sous mes coups.. à mes pleurs sois sensible..

*En pleurant.*

De tes flancs amollis.. je ne veux qu'un tombeau.

*Il arrache des pierres, qu'il jette sur le bord de la fosse ;*

*il s'arrête appuyé sur la pioche ; & continue.*

Éprouvé, chaque jour, par un tourment nouveau,

Aurois-je à regretter une vie importune ?

Hélas ! dès le berceau j'ai connu l'infortune,

Les maux les plus cruels, les supplices du cœur :

L'existence pour moi ne fut que la douleur.

*Il creuse encore la terre, laisse la pioche, prend entre ses mains un crâne, le considère avec une attention ténébreuse.*

De cet être animé par un rayon céleste,

De l'homme malheureux voilà donc ce qui reste !

Ils ont aimé sans doute... & leur cœur ne sent plus !

*Il laisse, avec un signe d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime. Comminge à son front appuyé sur les deux mains : il reste quelque temps dans ce sombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aspect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revenu à lui, poursuit.*

Ciel ! soutiens mes esprits de douleur abattus.

*Euthime se relève, tourne les yeux vers le ciel, met la main sur son cœur, & retombe dans la même situation. Comminge prend la pelle, jette la terre de côté & d'autre, met les pieds dans sa fosse, la considère avec cette mélancolie profonde, le caractère de l'âme pénétrée.*

Que j'ose de ma cendre envifager la place..

La.. je ne serai plus.. C'est dans ce court espace

Que tout s'anéantit.. tout.. jusques à l'espoir ;

C'est ici.. que l'amour n'aura plus de pouvoir ;

Qu'Adélaïde enfin.. je vis.. je brûle encore ;

Je sens.. qu'Adélaïde est tout ce que j'adore.

*Il laisse tomber la pelle, tombe lui-même dans une attitude d'abattement sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau : par-là il peut être vu du spectateur ; Euthime qui continue à n'être pas aperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée sur le tombeau.*

Pardonne-moi, grand Dieu, c'est mon dernier soupir ;

Pour la dernière fois laisse-moi me remplir

De cet objet.. qu'il faut que je te sacrifie !

Pardonne, si, malgré le serment qui me lie,

J'ai gardé, dans un sein qui nourrit son ardeur,

*Il tire de son sein le portrait d'Adélaïde. Euthime est parvenu jusqu'auprès de Comminge, & met son mouchoir à ses yeux ; il écoute Comminge avec intérêt.*

Cette image si chère.. attachée à mon cœur :

Eut-on pu l'en ôter, sans m'arracher la vie ?



*Il attache les yeux sur le portrait.*

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie !  
 Effacés par mes pleurs.. à mes yeux si présens..  
 Sur la religion.. sur le ciel si puissans !  
 A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai préférée,  
 Tu m'enflames encore, ô femme idolâtrée.  
 Du cœur le plus épris, & le plus malheureux..

*Il couvre le portraits de baisers & de larmes.*

Ma chere Adélaïde.. emporte tous mes vœux..

*Euthime les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.*  
 Le dernier sentiment de l'esprit qui m'anime.

EUTHIME, avec un cri.

Ah ! Comte de Comminge !

*Il se retire avec une espece de précipitation.*

COMMINGE remettant avec vivacité le portrait dans son sein, & frappé d'étonnement.

A ces accents ! Il se retourne.

Euthime !

Il m'a nommé !.

*Euthime se retire vers l'escalier de l'aile droite.*

Sa voix.. cruel.. vous me fuyez !. *Il va à lui.*  
 Rien ne peut m'arrêter.. que j'expire à vos pieds.

*Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.*

Quoi ! vous me repoussez ! *Il demeure interdit.*  
 Son empire m'étonne !

*Euthime a monté déjà quelques marches, il tombe les deux mains appuyées sur les genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.*

Il pleure !.

*Comminge avec impétuosité allant à Euthime, & déjà sur une des marches.*

Je saurai..

EUTHIME se relevant, & lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.  
 Restez.. Le ciel l'ordonne.

*Euthime acheve de monter avec peine, tournant souvent la tête.*

COMMINGE demeurant interdit sur le degré.  
 Dieu lui-même commande ! il enchaîne mes pas !  
 Quel silence obstiné, que je ne comprends pas !

*Il se retourne vers Euthime qui est au haut de l'escalier ; ce dernier joint les mains, semble s'adresser au ciel, regarde encore Comminge, pousse un profond gémissement, est prêt de quitter la scène.*

Euthime.. cher Euthime.. il gémir ! & m'évite..

*Comminge monte encore quelques degrés pour aller vers Euthime, & dit avec des larmes :*

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un seul mot...



*Il suit long-tems des yeux Euthime qui disparoit enfin ,  
après s'être encore retourné & avoir regardé Comminge  
en levant les mains au ciel , & mettant la main sur  
son cœur.* Il me quitte !.

## S C E N E V I I.

COMMINGE *seul , descendant.*

Ces sons.. ces sons touchans.. dans mon ame ont porté..  
Trop chere illusion !. frappé de tout côté..  
Ma douleur , mon tourment , mon désespoir redouble !  
Tout ce qui m'environne augmente encor ce trouble..

*Il va vers le tombeau.*

O Dieu qui me punis , que j'offense toujours ,  
Précipite la fin de mes malheureux jours ;

O Dieu.. soulage-moi du fardeau de mon être.

*Il a une main appuyée sur le tombeau.*

## S C E N E V I I I.

COMMINGE, D'ORSIGNI *avec précipitation ,  
descendant par l'escalier du côté gauche , & accourant  
à Comminge.*

COMMINGE, *allant au-devant de d'Orsigni, avec transport.*

IL me connoît !

D'ORSIGNI, *avec la même vivacité.*

Euthime , en ce moment peut-être ;

A son terme arrivé..

COMMINGE, *effrayé ,*

*Vous dites ?*

D'ORSIGNI.

*A l'instant ,*

J'ai vu ce malheureux que l'on trainoit mourant  
Aux lieux, où la pitié d'une main bienfaisante  
S'empresse à soulager la nature souffrante.

COMMINGE, *avec douleur , & faisant  
quelques pas.*

Je te perdrois ! Euthime !

D'ORSIGNI.

*A travers sa pâleur ,*

J'ai saisi quelques traits.. ils ont troublé mon cœur ;  
Comminge.. il faut le voir.

COMMINGE.

*Je le verrai sans doute.*

Courons.. ce cœur , hélas ! n'a plus rien qu'il redoute.

*Il sort.*

D'ORSIGNI.

Je suis vos pas.

*Aux lieux où la pitié. L'infirmerie.*

E



## SCENE IX.

D'ORSIGNI, *seul.*

O Ciel ! prends pitié de ses maux !  
S'il n'est point en ces lieux , où donc est le repos ?

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

COMMINGE *descendant avec précipitation , &*  
D'ORSIGNI *le suivant avec le même empressement.*  
COMMINGE *encore sur les degrés.*

NON , ne me suivez point.

*Il est descendu sur la scène.*

D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funèbres ,

Que venez-vous chercher ?

COMMINGE.

Les plus noires ténèbres.

S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux ,  
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.  
Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache ;  
A me persécuter tout conspire & s'attache ;  
Tout se plaît à blesser ma sensibilité.  
Je ne puis m'arracher à la fatalité !  
Que je reconnois bien cet infernal Génie ,  
Appliqué sans relâche à tourmenter ma vie ,  
Et qui , dès mon berceau s'abbreuvent de mes pleurs ,  
Emporte mes destins de malheurs en malheurs !  
Acharné sur sa proie , avec persévérance..  
Jouis cruel : ta rage a comblé ma souffrance !

D'ORSIGNI.

Quoi ! toujours entouré de l'ombre des tombeaux ,  
Loin de les adoucir , vous irritez vos maux !  
Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume ,  
Vous-même entretenez l'ennui qui vous consume !

COMMINGE.

Euthime.. vous savez quel trouble en sa faveur ,  
Quel pouvoir inconnu semble entraîner mon cœur ,  
Qu'après Adélaïde , il est le seul , peut-être ,  
Pour qui le sentiment dans mon ame ait pu naître ;  
Cet Euthime.. que j'aime , & je ne fais pourquoi..  
Refuse de me voir.. Il s'éloigne de moi !  
Malgré mon désespoir , ma prière , mes larmes ,  
Il veut à mes regards dérober ses allarmes !  
On dit même , & je tremble à ce nouveau chagrin ;  
Que ses jours languissans approchent de leur fin ;



S'il m'étoit enlevé.. que m'importe sa vie ?  
 Que dis-je , ô ciel ? La mienne à son sort est unie.  
 Mais, d'Orsigni, d'où vient cet intérêt puissant ?  
 Seroit-ce du malheur le suprême ascendant,  
 Et des infortunés le cœur facile & tendre,  
 Plus que les autres cœurs, cherche-t-il à s'étendre ?  
 Goûterions-nous enfin de secrettes douceurs  
 A confier nos maux, à déposer nos pleurs !  
 La peine partagée est-elle plus légère ?  
 Ou ce ciel, de qui l'homme éprouve la colere ;  
 Que les plus malheureux souvent touchent le moins ;  
 Met-il le sentiment au rang de nos besoins ?  
 Euthime.. à mes côtés je le revois sans cesse ;  
 Il me cherche, me fuit.. dans quel trouble il me laisse !

D' O R S I G N I.

Comme vous j'ai senti la même émotion.

C O M M I N G E.

Et tout vient ajouter à cette impression.  
 Qu'est-ce que le secours de la raison humaine !  
 Qu'on doit peu nous vanter sa lueur incertaine !  
 Ce débile flambeau, qu'allume un souffle saint,  
 Le moindre événement l'obscurcit, ou l'éteint ;  
 Avec nos sens flétris nos esprits s'affoiblissent.  
 A mes propres regards mes frayeurs m'avilissent ;  
 J'eusse autrefois d'un songe écarté les erreurs,  
 J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs ;  
 Tant l'infortune change & peut dégrader l'être,  
 Que l'orgueil a nommé l'image de son maître !  
 Lorsque l'astre du jour brille au plus haut des cieux ;  
 La règle nous permet d'appeler sur nos yeux  
 D'un sommeil passager les douceurs consolantes ;  
 La mort même abaïssoit mes paupières pesantes ;  
 Dans le sein du repos j'essayois d'assoupir  
 Les tortures d'un cœur fatigué de gémir :  
 Quel songe m'a frappé de tristesse & de crainte !  
 Ferrois dans les détours d'une lugubre enceinte ;  
 Qu'à fillons redoublés le tonnerre éclairait ;  
 Sous mes pas chancellans la terre s'entr'ouvoit ;  
 Je m'avance, égaré, dans des plaines désertes :  
 De la destruction elles étoient couvertes ;  
 Du fond des noirs tombeaux, antiques monumens ;  
 J'entendois s'échapper de longs gémissemens ;  
 Dans les débris épars de ces vieux mausolées ,  
 Je voyois se traîner des Ombres désolées ;  
 D'un lamentable écho ces champs retentissoient ;  
 Des monceaux de cercueils jusqu'aux cieux s'entassoient  
 On eût dit que ces bords, haïs de la nature ,

---

*La règle nous permet. On se rappellera que les Religieux de la Trappe ont permission de se reposer quelques momens l'après dîner.*



36 LE COMTE DE COMMINGE;

Étoient du monde entier la vaste sépulture.  
 Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les sens  
 Portoit l'affreuse mort, & ses traits déchirans.  
 A la sombre lueur d'une torche sanglante,  
 J'apperçois une femme éperdue & tremblante,  
 En vêtemens de deuil, les bras levés au ciel,  
 Dans les pleurs, succombant sous un trouble mortel.  
 Aussi-tôt la pitié m'attendrit & me guide:  
 J'accours, je vois. je vole aux pieds d'Adélaïde,  
 Et n'embrasse, effrayé, qu'un tombeau gémissant.  
 Sous les habits d'Euthime, un spectre menaçant  
 S'élève, se découvre, à mes regards présente.  
 Quelle image! la mort cause moins d'épouvante:  
 D'un tourbillon de feux il étoit entouré;  
 On pouvoit voir son cœur, de flammes dévoré.  
 » Arrête, m'a-t-il dit d'une voix douloureuse;  
 » Cruel! ma destinée est assez malheureuse.  
 » Puis-je dans ces feux, qui s'éteindront un jour;  
 » Expier les erreurs d'un criminel amour,  
 » Et bientôt apaiser les célestes vengeances!  
 » Pleure, il est encor tems, répare tes offenses..  
 » Tu vois Adélaïde. « A ces mots expirans,  
 Il lance dans mon sein un de ses traits brûlans;  
 » Je t'attends, poursuit-il. » Je m'écrie: il retombe;  
 Et rentré, en murmurant, dans la nuit de la tombe,  
 La foudre y suit le spectre, & l'enfer a mugit.

SCENE II.  
 COMMINGE, D'ORSIGNI,  
 QUATRE RELIGIEUX.

*Ces quatre Religieux paroissent au sortir de l'aile droite du cloître, au côté de l'escalier; ils prennent successivement une des cordes de la cloche, en se prosternant l'un devant l'autre, & en disant:*

PREMIER RELIGIEUX,  
*d'une voix sourde & lugubre.*

MOURIR.

D'ORSIGNI, *entendant les sons funèbres de cette cloche, qui sonne depuis ce moment jusqu'à la fin de la pièce.*

Quels sons! qu'entends-je?

COMMINGE *effrayé & regardant ces Religieux.*  
 Il se meurt! d'Orsigni..

SECOND RELIGIEUX,  
*en observant ce que nous venons de dire.*

Mourir.

TROISIEME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIEME RELIGIEUX.

Mourir.



*Ces quatre Religieux se retirent ; la cloche est censée avoir d'autres cordes que tirent dans le cloître d'autres Religieux qu'on ne voit pas.*

D'ORSIGNI.

Quels accens ! quelle image !

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre usage,  
Lorsqu'un de nous expire.

SCENE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ  
*suivi de deux religieux, dont l'un a son mouchoir sur les yeux, l'autre paroît enétre de tristesse.*

LE P. ABBÉ.

ÉPARGNEZ ces regrets ;

Allez, du lit funèbre ordonner les apprêts.

*Les deux religieux sortent, & remontent tristement.*

COMMINGE l'apercevant, court à lui, emporté  
par la douleur, & oubliant de se prosterner suivant l'usage.  
Euthime..

LE P. ABBÉ d'un ton attendri.

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah ! mon pere !

LE P. ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même.. ô triste ministère !

COMMINGE du ton de la plus vive douleur.

O mon pere ! avec lui que ne puis-je expirer !

Eh ! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer ! *A part.*

Pardonne, Adelaïde.. Oui, j'ignore moi-même

Quel mouvement, je cède à ma douleur extrême.

*Au P. Abbé.*

Pour jamais enlevé.. je ne le verrai plus !

D'ORSIGNI.

Qu'il a su me toucher ! que mes sens sont émus !

LE P. ABBÉ.

Dans cette enceinte sombre il doit bientôt descendre ;

Rempli de notre esprit, pour mourir sur la cendre.

COMMINGE, *Au P. Abbé.*

Vous savez..

LE P. ABBÉ.

Ses chagrins doivent se dévoiler.

COMMINGE, avec précipitation.

Nous apprendrons, mon pere..

LE P. ABBÉ.

Euthime va parler :

*Du lit funèbre. Qu'on n'oublie point que ces religieux, lorsqu'ils sont près d'expirer, sont étendus sur la cendre & la paille.*



38 LE COMTE DE COMMINGE.

Je le fais de lui-même, & pour grace dernière,  
Il demande, affranchi de notre loi sévère,  
Qu'un grand secret, dit-il, dans son cœur retenu,  
Échappe à sa douleur, & soit enfin connu.

COMMINGE.

*à part.*

Un grand secret! mon trouble à chaque instant augmente.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quels rapports... quels soupçons que ma faiblesse enfante!

SCENE IV.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ, DES RELIGIEUX.

*Deux rangs de religieux descendent, les bras croisés sur la poitrine, & dans un grand accablement, par les deux escaliers. Chacun fait une génuflexion devant la croix, & une autre devant l'Abbé; ensuite ils vont se remettre à leur place des deux côtés de la scène; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre, le P. Abbé est au milieu; sur un des côtés du théâtre sont Comminge & d'Orsigni, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paroissant inquiets sur ce que doit révéler Euthime. La cloche sonne toujours, de façon qu'elle ne couvre pas la voix.*

LE P. ABBÉ, aux religieux.

QUE chacun prenne place & m'écoute.

*Les religieux se rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de l'autre, & dans une tristesse recueillie. On frappe la tablette des mourans, selon l'usage de la Trappe.*

La mort

Sur un de nous s'arrête, & va finir son sort;  
Le frere Euthime touche à ce moment terrible  
Où nous attend l'arrêt d'un juge incorruptible;  
Et l'homme, quel qu'il soit, est toujours criminel;  
Réunissons nos voix; jusqu'au trône éternel  
Portons avec ardeur la fervente priere:  
Du séjour bienheureux elle ouvre la barriere,  
Des pièges infernaux peut seule garantir,  
Prête un pouvoir touchant aux pleurs du repentir,  
De Dieu qui va frapper, suspend, éteint la foudre,  
Et désarmant son bras, le force à nous absoudre.  
Pour Euthime implorons tous les secours du ciel;  
Que cet infortuné, vainqueur d'un corps mortel,  
Plein de ce feu sacré que l'espérance allume,  
Au calice de mort boive sans amertume,  
Et que son ame en paix, rejetant ses liens,  
S'élance au sein d'un Dieu, la source des vrais biens.  
*Il se tourne de côté, ainsi que les religieux, en face de la croix, & adresse cette priere que lui seul prononce; les religieux ne disent tout haut que le dernier mot.*



DRAME.

PRIERE.

Dieu suprême, daigne m'entendre :  
Que l'esprit immortel s'enflamme de ton feu ;  
Rends à la terre une mortelle cendre ;  
Mon ame reconnoît, aime & bénit un Dieu  
TOUS LES RELIGIEUX *repent à la fois ce dernier mot :*  
Un Dieu !

LE P. ABBÉ *continuant.*

Mon ame en toi seul se confie :  
Ecarte les dangers qui m'attendent au port ;  
A l'homme, qu'a trompé le songe de la vie ;  
Grand Dieu, fais supporter la mort.  
TOUS LES RELIGIEUX *repent.*

La mort !

LE P. ABBÉ *poursuit.*

Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles ;  
Que je me plonge au sein des miracles divers,  
Créés par tes mains immortelles !  
L'espérance, la foi m'emportent sur leurs ailes ;  
Dieu puissant sous mes pas viens fermer les enfers !  
TOUS LES RELIGIEUX.

Les enfers !

LE P. ABBÉ *continue.*

Brise un joug que la matière impose ;  
Romps les fers de l'humanité ;  
Tout est marqué du sceau de la mortalité ;  
Tout fuit, comme un torrent dans son cours emporté :  
C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose  
L'éternité.

TOUS LES RELIGIEUX.  
L'éternité !

SCENE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ, LES  
RELIGIEUX.

Quatre nouveaux religieux, dont deux portent une espece  
d'urne de terre grossiere & remplie de cendre, l'autre a  
sous son bras de la paille.

LE QUATRIEME RELIGIEUX,  
au P. Abbé, & d'une voix basse & pénétrée.

Le frere Euthime approche.

LE P. ABBÉ.

Empressons-nous, mes freres,  
A préparer ce lit, terme de nos miseres :  
Euthime a demandé que son œil expirant  
Pût contempler sa fosse à son dernier instant.  
Il est accompagné de ces quatre nouveaux religieux, il prend  
dans une coquille qu'on lui présente avec cette urne, de la  
cendre, la laisse tomber en levant les yeux au ciel, &  
en disant :



Esprits consolateurs ! entourez cette cendre.

*Les quatre religieux forment une croix de cendre qu'ils couvrent de paille ; elle est sur le devant du théâtre à gauche, distante de la fosse d'Euthime ; les deux colonnes de religieux dépassent cette cendre, de façon que Comminge sera vis-à-vis d'Euthime, lorsqu'il sera placé.*

Et sur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre !

COMMINGE.

O spectacle touchant ! je ne pourrai jamais...

LE P. ABBÉ, à Comminge.

A votre rang placé, modérez ces regrets,

Frere Arsène, & songez que le ciel s'en offense.

*Comminge dans l'accablement, va prendre sa place parmi les religieux : il est le second dans la colonne droite ; d'Orsigni est quelques pas plus haut que les religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les religieux, ni Comminge.*

*A d'Orsigni,*

Et vous, sur qui veilloit l'œil de la Providence,

Qu'elle même a sans doute en ces murs amené,

Vous, d'un monde trompeur, toujours environné,

Vous avez vu mourir ces héros de la guerre,

Dont le faste imposant peut éblouir la terre,

Ces sages, dont l'orgueil est le foible soutien.

D'ORSIGNI appercevant Euthime qui descend.

O ciel !

LE P. ABBÉ.

Vous allez voir comme meurt un chrétien.

### SCENE VI, & dernière.

COMMINGE D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ,  
LES RELIGIEUX, EUTHIME soutenu par deux re-  
ligieux, un troisième le suit avec un crucifix à la main.

LE P. ABBÉ, voyant Euthime.

*A d'Orsigni.*

IL se montre à nos yeux.

*A Euthime, au-devant duquel il va.*

Venez, venez, mon frere,

Mériter de la grace une mort salutaire.

EUTHIME avançant sur le théâtre,  
toujours soutenu par les deux religieux, & se  
trainant au lit de cendre.

C'est-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas !

*Au P. Abbé.*

O mon pere ! daignez me prêter votre bras.

*Le P. Abbé l'aide, & l'étend sur la cendre : l'un des deux religieux qui le soutiennent se retire. Derrière lui reste toujours le religieux qui porte le crucifix ; Euthime demande au P. Abbé qui est à ses côtés :*

Suis-je près de ma fosse ?

COMMINGE



COMMINGE *le regardant avec attention & à part.*

*A sa voix.. à sa vue..*

LE P. ABBÉ, *à Euthime.*

La voici.

*Il la lui montre.*

D'ORSIGNI, *à part.*

*Qu'elle erreur séduit mon ame émue !*

EUTHIME, *regardant sa fesse.*

Mon courage incertain demande à s'affermir ;

Soutenons ce spectacle.. il apprend à mourir.

*On se souviendra qu'Euthime doit avoir une voix languissante & affoiblie.*

Vous me l'avez permis. *Au P. Abbé.* Le malheureux Euthime

Peut, rempli des transports du zèle qui l'anime,

Révéler des secrets, qui du jour éclairés,

Rendront Dieu plus visible à ces lieux révévés,

A ces ames, du monde & des sens détachées..

Oui, vous verrez son bras, par des routes cachées ;

Me tirer des enfers, pour me conduire au port.

Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort

Puisse offrir de ta gloire une preuve éclatante !

Ranime en sa faveur cette voix expirante !

Que mon dernier soupir s'arrête, pour montrer

Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inspirer !

LE P. ABBÉ.

Ah ! sa grace est sur nous toujours prête à descendre ;

Sur nous toujours ses dons sont prêts à se répandre.

C'est nous, c'est nous, ingrats, qui repoussant sa main,

Contre le ciel armés, lui fermons notre sein.

EUTHIME, *au religieux qui le soutient.*

*Il est peu élevé, & souvent appuyé sur son bras droit.*

Daignez me soutenir. *Aux religieux.*

*Vertueux solitaires,*

Vous avez cru ma foi, ma piété sincères,

Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,

J'étois par un saint zèle aux autels entraîné :

Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime.

Dés défordres du cœur la honteuse victime ;

Vous voyez.. une femme.

*Comminge à ce mot laisse échapper toute l'expression de l'étonnement & de la curiosité, mouvemens qui toujours augmentent.*

LE P. ABBÉ.

Une femme, en ce lieu !

EUTHIME.

Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu,

Oui, je suis, je l'avoue, une femme coupable,

Et la plus criminelle, & la plus misérable..

Dont la religion consolera la fin.

Comminge, entends, regarde, & reconnois enfin :

Celle qui prit, hélas ! un fol amour pour guide.

Celle qui égara.. qui vient..

F



42 LE COMTE DE COMMINGE.

*A ce dernier mot, elle se lève encore un peu plus ; & sa tête moins enfoncée dans son habillement laisse distinguer ses traits.*

COMMINGE, avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paroissant vouloir lui prendre la main.  
Adélaïde !

D'ORSIGNI.

Ciel !

EUTHIME à Comminge, & le repoussant de la main.  
Elle-même. Arrête.

COMMINGE, à ses pieds.

Adélaïde.. non..

*Aux religieux qui veulent le relever.*

A ses pieds je mourrai..

LE P. ABBÉ, à Comminge.

Que la religion..

COMMINGE dans la même situation, avec la fureur de la douleur, & en pleurant.

Je n'en ai plus.

EUTHIME.

Comminge, ah ! si je te suis chère ;

N'offense point le ciel..

COMMINGE.

Il comble ma misère ;

EUTHIME.

Il nous aime, il nous frappe.. Écoute, & lève-toi.

*Comminge se lève, va tomber dans les bras de deux religieux, & est plongé dans le plus grand accablement. Les mouvemens de d'Orsigni sont moins marqués que ceux de Comminge ; ce dernier n'est point caché par les religieux : il est entre eux & Euthime. Le P. Abbé est plus sur le devant du théâtre.*

Je dois un grand exemple, & tout l'attend de moi.

Que du moins mon trépas puisse expier ma vie !

*A d'Orsigni avec surprise & attendrissement.*

Vous aussi, dans ces murs !

*Aux religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue pause.*

Voilà d'un culte impie

Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri ;

Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi !

Dès mon premier soupir, Comminge eut ma tendresse ;

Nous remplissions nos cœurs d'une profane yvresse ;

Tout, la terre, le ciel loin de nous avoient fui ;

*En montrant Comminge.*

Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui ;

Notre ame aux passions étoit abandonnée ;

Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée :

L'intérêt divisa nos parens furieux ;

Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux ;

Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent ;

Malheureux pour jamais, les vains nous désunirent.



J'aurois dû réprimer à force de vertu  
 Un penchant par le ciel sans doute combattu :  
 J'entretins ma faiblesse. A tous les maux en bute ;  
 De ce pas imprudent je cours à ma chute ;  
 Au bonheur de Comminge , il falloit m'immoler ,  
 Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler :  
 Je cherchai pour l'objet de ce nœud respectable  
 Un mortel . . qui jamais ne me parut aimable ,  
 Dont le choix odieux rassurât mon amant ,  
 Et fût pour ma tendresse un éternel tourment ;  
 Je trouvai ce mari . . qui devoit me déplaire.  
 Un tel lien , mon Dieu ! méritoit ta colere ,  
 Et j'en ai senti les terribles effets !  
 Malheureuse ! l'amour m'enivroit à longs traits.  
 Cette ardeur insensée avoit peine à se taire :  
 Je laissois s'élever une flamme adultere ;  
 Je trahissois l'hymen : je portois dans ses bras  
 Un cœur , qui chérissoit les secrets attentats.  
 Eh ! voilà ce qu'étoit une femme infidelle  
 Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle !  
 Ils n'en imposoient point aux regards d'un époux ;  
 Il n'écouta bientôt que ses transports jaloux ;  
 A venger ses affronts, sa fureur animée  
 Dans un cachot me traîne , & m'y tient renfermée ;  
 Le cruel . . d'un Dieu juste il étoit l'instrument !  
 Mais, loin d'ouvrir les yeux sur mon égarement ,  
 Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes ,  
 C'étoit à mon amant . . que je donnois mes larmes.

COMMINGE *quittant avec vivacité  
 les bras des deux religieux , & allant serrer dans les siens  
 le P. Abbé , avec un sombre désespoir qui ne lui permet de  
 s'écrier qu'après quelques instans.*

Ah ! mon pere ! *Le P. Abbé le tient serré contre son sein*

EUTHIME ,

La mort m'affranchit de mes nœuds ,  
 Enleve mon époux : Comminge a tous mes vœux ;  
 Je cours le demander aux lieux de sa naissance ;  
 Depuis long-tems sa mere accusoit son absence :  
 Nous mêlons nos regrets. Par la voix des douleurs ,  
 Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les cœurs ;  
 Le mien le repoussoit. D'un trait profond blessée ,  
 Comminge revenoit sans cesse à ma pensée . .  
 Que la raison , l'honneur , de mon ame étoient loin !  
 Sa mere . . je la quitte , & n'ayant de témoin  
 Qu'une femme au secret par l'intérêt liée ,  
 De ma mort la nouvelle est partout publiée ;  
 Je prends des vêtemens à mon sexe interdits ;  
 Je cherche mon amant sous ces nouveaux habits ;  
 D'un ami , qui toujours lui demeura fidele ,  
 Le nom , à mon esprit tout-à-coup se rappelle ;  
 Le séjour qu'il habite est non loin de ces lieux :



J'y vole. A ce transport reconnoissez les cieux :  
 D'un sentiment qu'en vain combattoit ma faiblesse,  
 L'attrait impérieux me domine, m'a presse,  
 Subjugué l'amour même, & me force d'entrer  
 Dans votre Temple, où Dieu paroïssoit m'attirer ;  
 Parmi toutes ces voix qui chantent ses louanges,  
 Qui s'élevent à lui sur les ailes des anges,  
 Je distingue une voix.. un son accoutumé  
 A pénétrer un cœur toujours plus enflammé :  
 Par un songe imposteur je crois être trompée ;  
 J'approche.. de quels traits je demeure frappée !  
 Je découvre à travers les outrages du tems,  
 Et de l'austérité les sillons pénitens..  
 Je revois.. cet objet.. d'une immortelle flamme,  
 Ce séducteur si cher.. le maître de mon ame ;  
 Je pousse un cri d'estroi, de surprise, d'amour ;  
 Toutes les passions m'agitent tour à tour ;  
 Aussitôt, (contemplez jusqu'où l'homme s'égare,  
 Quand d'un cœur corrompu le désordre s'empare.)  
 Je conçois le projet.. je veux ravir à Dieu  
 Une ame qu'il sembloit échauffer de son feu.  
 Faible mortelle ! oser me croire son égale !  
 Oser être d'un Dieu l'orgueilleuse rivale !  
 Je m'informe, j'apprends.. Comminge à vos autels  
 Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels,  
 Le jour même.. où le ciel dans ce séjour m'amène.

COMMINGE. *s'arrachant des bras du*

*P. Abbé, & avec une sombre fureur.*

'Ai-je assez, Dieu vengeur, rassasié ta haine ?

*Il fait quelques pas sur la scène, égaré de douleur.*

LE P. ABBÉ.

Rendez grace à ce Dieu qui ne vous punit pas.

*Il va à lui, & avec tendresse.*

Est-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats,

Toi qu'il a par bonté tiré du précipice,

Que son bras paternel dispute à sa justice ?

A de pareils transports tu peux t'abandonner !

Viens, mon fils..

*Il lui tend les bras ; & le serre contre son cœur.*

Dieu toujours est prêt à pardonner.

*Comminge en pleurant retombe dans le sein du P. Abbé.*

EUTHIME.

Après tant de tourmens, de recherches, d'alarmes,

Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes ;

A des yeux inquiets Comminge étoit rendu :

Mais.. pour un cœur épris l'amant étoit perdu.

O vous à qui mes cris alloient porter la guerre ;

Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre !

Vous vouliez employer ce détestable amour,

Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour :

Tant vos desseins profonds aux yeux humains se cachent :



Pour m'arracher ici que des liens m'attachent !  
 Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés :  
 Autant de fois mes pas y furent ramenés ;  
 Quitter des lieux si chers ! c'est pour moi le ciel même  
 Où respire, où demeure... où mourra ce que j'aime.  
 Puis-je m'en arracher ! près de lui je vivrai ;  
 L'air qui vient l'animer, je le respirerai ;  
 S'il faut, s'il faut lui taire à quel point je l'adore,  
 Renfermer mes soupirs, l'ardeur qui me dévore,  
 Du moins... je l'entendrai... je le verrai toujours.  
 J'exhalais dans mon sein ces coupables discours ;  
 L'amour... a décidé... j'accours à vous, mon pere ;  
 Vous ne m'effrayez point par votre regle austere :  
 Comminge la fuyoit. Cette brûlante ardeur  
 Paraît l'emportement d'une sainte ferveur :  
 Dieu seul, Dieu seul connoît la perfidie humaine !  
 Enfin vous m'admettez à l'essai d'une chaîne...  
 Je lui tends les deux mains, Comminge la portoit.  
 Eh, mon pere, quel cœur parmi vous habitoit !  
 Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre,  
 Que de tous mes forfaits le tissu se découvre :  
 Misérable ! on croyoit que c'étoit l'Eternel  
 Qui me tenoit sans cesse attachée à l'autel :  
 Un homme... y recevoit mon sacrilège hommage !  
 C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encensois l'image !  
 C'étoit-là ton rival ! c'étoit-là ton vainqueur !  
 Que dis-je ? il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur !

## L É. P. A B B É.

Ainsi dans nos liens, captifs opiniâtres,  
 Les passions encor nous rendent idolâtres !  
 Insensés ! hors Dieu seul qui mérite nos vœux ?

E U T H I M E *montrant Comminge.*

Compagne de ses pas ; sûre que dans ces lieux  
 L'un & l'autre verroient finir leur triste vie,  
 Qu'auprès de lui ma cendre y seroit recueillie,  
 Pouvant à ses côtés & pleurer & gémir,  
 Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,  
 Sans retour, sans espoir, je me croyois heureuse...  
 Qu'eût inspiré de plus une ardeur vertueuse ?  
 Je me dissimulois qu'une sombre langueur  
 Sur mes jours répandue, en desséchoit la fleur...  
 Je mourois... pour Comminge. A ma fosse entraînée ;  
 Je n'y déplorais point ma triste destinée ;  
 Peu sensible à ma fin, je disois seulement :  
 Là, je ne pourrai plus adorer mon amant !  
 C'est sur sa fosse, hélas ! que je portois mes larmes ;  
 C'est-là que s'attachoient mes mortelles allarmes ;  
 Ardente à partager ses pénibles travaux,  
 Pour l'aider, j'oublois ma langueur & mes maux ;  
 Encor même aujourd'hui, d'une main frémissante,  
 J'essayoie d'entr'ouvrir cette fosse effrayante,



46 LE COMTE DE COMMINGE ;

Où Comminge... mon cœur a trahi mon dessein ,  
Et l'instrument funèbre est tombé de ma main.

Vous serez étonnés qu'avec tant de foiblesse ,  
Avec tous les transports de l'amoureuse yvresse ,  
Une femme ait dompté ce mouvement puissant ,  
Qu'elle ait pu réprimer le desir si pressant ,  
De se faire connoître au tyran de son ame ;  
Ce n'est point la vertu qui repoussoit ma flamme :  
C'étoit, c'étoit l'amour , la crainte de troubler  
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler ;  
Je pensois que ce Dieu qu'aujourd'hui je revère ,  
Attachoit mon amant par un culte sincère ,  
Que les pleurs de Comminge , & ses profonds ennuis  
De la religion étoient les heureux fruits.  
Bornée au seul plaisir de le voir , de l'entendre ,  
Combien de fois mes pas , ma voix , ce cœur trop tendre  
Ont-ils été , grand Dieu , tout prêts de me trahir !  
Mais... j'aimois trop Comminge... & je pouvois mourir..

COMMINGE.

Et je n'expire pas dans des torrens de larmes !

*Au P. Abbé en pleurant.*

Mon pere... mon ami...

LE P. ABBÉ, *d'un ton touchant, & retenant Comminge dans ses bras.* Modérez ces allarmes...

Soyez chrétien. EUTHIME.

Enfin le bras même d'un Dieu

Guidoit mes pas tremblans , me poussoit vers ce lieu ;  
Comminge de ses pleurs arrosoit cette tombe ;  
Il la quitte : soudain je me traîne , & j'y tombe ,  
Et dans mon sein mourant ces pleurs sont recueillis...  
Je ne peux résister à mes sens attendris ;  
En vain l'amour m'arrête ; à lui-même s'oppose :  
De ces vives douleurs je veux savoir la cause.  
J'entends... je vois Comminge... en ses mains un portrait...  
Je sais... tous ses tourmens... & j'en suis tout l'objet ;  
Mon ame , un cri m'échappe... & je suis expirante.

D'ORSIGNI, *à part, sur le devant du théâtre.*  
Frappé d'étonnement , de douleur , d'épouvante...  
Je succombe..

*Comminge se retire avec emportement des bras du P. Abbé ;  
& fait quelques pas sur la scène.*

EUTHIME *à Comminge, & d'un ton pénétré.*  
Où vas-tu ?

COMMINGE *livré à l'extrême désespoir, & au milieu des religieux qui l'entourent.* Chercher quelque secours  
Qui me délivre enfin de mes maux , de mes jours ,  
D'une existence , ô Dieu ! de rage consumée ;  
De cent coups de poignard percer..

*Il met avec fureur la main sur son cœur.*

EUTHIME, *avec un profond attendrissement.*  
Tu m'as aimée ?



Si je t'aime !

EUTHIME.

Demeure, & connois le remord.  
*Comminge obéit, reste immobile, les mains  
contre le front, & accablé.*

Ma vie a fait tes maux : profite de ma mort.

*Aux religieux.*

Vous savez mes forfaits : apprenez-en la peine.  
Succombant tout à coup sous la main souveraine,  
Mes yeux se sont ouverts : j'ai vu mes attentats ;  
J'ai vu Dieu sur Comminge appésantir son bras,  
Punir ce malheureux, dont je suis la complice ;  
Qu'ai-je dit ? J'ai tout fait, éternelle justice :  
Daigne lui pardonner.. c'est moi qui dois souffrir.

*A Comminge.*

J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir :  
Il exauce mes vœux. Ma tendresse plus pure  
D'expier nos forfaits te presse, te conjure :  
Comminge.. cher amant.. quel mot m'est échappé !  
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé ;  
Ne pleure point ma fin ; ne pleure que ma vie ;  
Ah ! plutôt que ton cœur.. il le faut.. qu'il m'oublie ;  
Remplis-toi de Dieu seul : à sa voix obéis..  
Et que ton repentir de ma mort soit le prix ;  
Dis, me le promets-tu ?

COMMINGE *tombe prosterné à côté d'Adélaïde ; il  
pleure sur sa main qu'elle lui présente.*

Ma chère Adélaïde !

EUTHIME.

Ne te refuse pas à la main qui te guide :  
Que la religion t'enflamme désormais ;  
Promets-moi ce retour..

COMMINGE *troublé.*

Le ciel.. oui.. je promets..

*Avec des sanglots.*

De t'aimer.. de mourir.

EUTHIME *retirant sa main & avec trouble.*

Laisse-moi. je dois craindre..

*Comminge se relève, & va tomber dans les bras des religieux qui  
le soutiennent. Euthime mettant la main sur son cœur.*

Il n'est donc que la mort qui puisse, ô ciel, l'éteindre !

*Au P. Abbé.*

Mon pere, contre moi j'implore votre appui ;  
Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui !  
Dans un cœur déchiré n'est-il pas tems qu'il règne !  
Je veux n'aimer.. que lui. *A d'Orsigni.*

Que l'amitié me plaigne ;

d'Orsigni ; vous voyez l'effet des passions,  
Le jour affreux qui naît de leurs illusions.

*Aux religieux.*

Vous, que je n'oserois nommer encor mes freres,  
Pour Euthime unissez vos regrets, vos priere ;



48 LE COMTE DE COMMINGE, DRAME.

Je n'eus point vos vertus : je sus les respecter.

*Au P. Abbé.*

Me seroit-il permis, hélas! de souhaiter

*En montrant Comminge.*

Qu'un jour l'humanité réunit notre cendre ?

Quels vœux j'ose former ! en mon sein viens descendre,

O mon Dieu; sois vainqueur à ce dernier moment;

A briser mes liens borne mon châtement.

Étendrois-tu plus loin ta suprême vengeance ?

Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offense;

Viens.. effacer des traits. *Au Religieux qui porte le crucifix.*

Donnez.. & que mes pleurs..

*Elle baise le crucifix avec transport.*

*Au P. Abbé.*

Mon pere.. approchez-vous.. Dieu! Comminge.. je meurs.

COMMINGE *allant se jeter sur le corps d'Adélaïde.*

Elle expire!

*La cloche cesse de sonner.*

D'ORSIGNI *allant à lui.*

Comminge!.

LE P. ABBÉ, *allant aussi à lui.*

O malheureux Arsène!

D'ORSIGNI *voulant l'arracher de dessus le corps d'Adélaïde.*

Cher Comminge!

LE P. ABBÉ.

O mon fils! que je ressens sa peine!

*Aux Religieux.*

Le premier sentiment de la religion.

Est d'écouter la voix de la compassion,

De secourir le faible, & même le coupable.

*Montrant Comminge.*

Adoucissons l'horreur du destin qui l'accable,

Et du sein de la mort cherchons à le tirer.

*Quelques Religieux s'avancent pour l'arracher de cette situation.*

COMMINGE *se relevant, & en pleurant.*

Adélaïde... *Les Religieux font des efforts pour le relever.*

Rien ne peut m'en séparer.

*Il retombe, on parvient cependant à le relever.*

Cruels, vous empêchez que mon tourment finisse...

*Il va se précipiter dans la fosse préparée pour Adélaïde.*

Que cet asyle affreux du moins nous réunisse...

*Il tombe les deux bras étendus sur un des bords de la fosse.*

Enseveli près d'elle...

D'ORSIGNI.

Il cède à ses douleurs!

LE P. ABBÉ.

Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreurs;

*Les Religieux environnent Comminge.*

Redoublez votre zèle, & vos soins secourables...

De l'humaine faiblesse exemples déplorables!

Jouet de vains desirs, par son cœur égaré,

Grand Dieu, qu'est-ce que l'homme aux passions livré?

F I N.

*La Toile tombe.*



